
3 1761 07830475 5

PAIX ET CHARITÉ



AVE MARIA

LES FRÈRES DE St-GABRIEL DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

NOTICE HISTORIQUE

PAR F. J.-L.-P.



MAISON PROVINCIALE



NOVICIAT



Le Bienheureux L. M. de Montfort Fondateur.

1888 1913

VRAIS ENFANTS DE MONTFORT SOYONS DIGNES DE LUI.

F. L. de M.

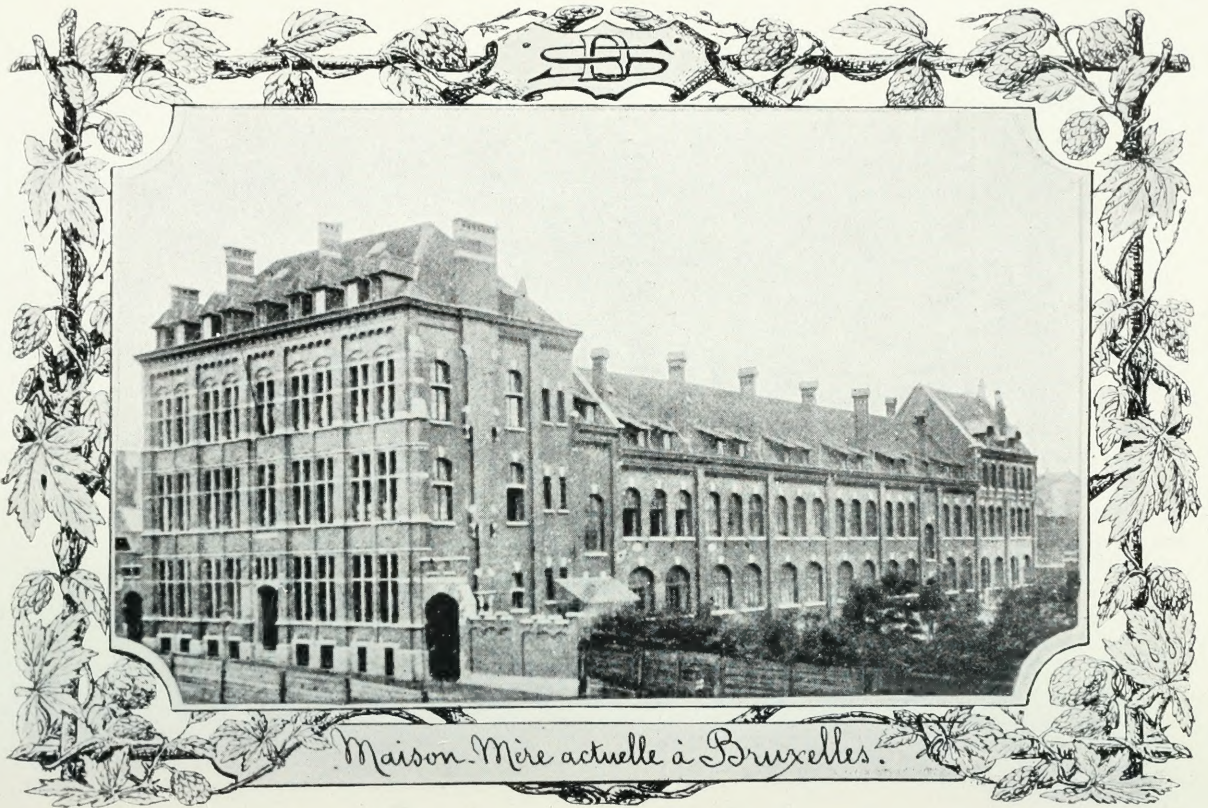
ERRATA

Page 7,	ligne 15,	au lieu de	comgagnons,	lisez compagnons
" 8,	" 12,	"	pitié	" piété
" 11,	" 3,	"	dessain	" dessein
" 11,	" 11,	"	iconnnu	" inconnu
" 13,	" 3,	"	avons marquée	" marqué
" 13,	" 8,	"	Auvray	" Auray
" 17,	" 8,	"	autre. Ils	" autre, ils
" 19,	" dern. ligne	"	1788-1772	" 1788-1792
" 25,	" "	"	le maison	" la maison
" 34,	" 20,	"	des jeunes	" les jeunes
" 45,	" 10,	"	il eut	" il est
" 47,	" 6,	"	chapalein	" chapelain
" 81,	" dern. mot	"	confiées	" confiés
" 100	" 2,	"	ce fut Ste Rose	" ce fut à Ste-Rose
" 101,	" 7,	"	la mal	" le mal
" 104,	" 23,	"	un flôt	" un flot
" 107,	" 26,	"	le lendamain	" le lendemain
" 108,	" 28,	"	on vanait	" on venait
" 112,	" 24,	"	de Sault	" du Sault

LES FRÈRES DE ST GABRIEL

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD



Maison-Mère actuelle à Bruxelles.

LES FRÈRES DE S^{T} GABRIEL

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD

25e Anniversaire

DE LEUR ÉTABLISSEMENT A MONTREAL, (CANADA.)

Je pense aux jours anciens
Aux années d'autrefois...
Ps. 76.-6.

ROULERS (BELGIQUE)
JULES DE MEESTER, Imprimeur-Editeur
rue St-Alphonse, 9 & 11.
1913.



Nos Jubilaires

NOS JUBILAIRES.

En 1888 un petit groupe de Frères de St.-Gabriel arrivait à Montréal (Canada). Il était composé des Frères Louis-Bertrand, Directeur ; Augustin, Sylvère, Raoul, Jean-de-Prado et Herbland.

Ils venaient, sur la demande de MM. de St-Sulpice et avec la grâcieuse permission de Mgr. Fabre, prendre la direction de l'Orphelinat industriel St-François-Xavier, récemment bâti.

Dieu bénit leurs travaux, et la nouvelle province Gabriéliste qu'ils fondaient ne tarda point à se développer.

Après 25 ans de vie et de prospérité, cette Province célèbre avec allégresse son premier jubilé.

Elle est heureuse d'offrir à ses fondateurs, tous encore vivants, l'hommage de sa reconnaissance et de son affection. Que Dieu garde ces ouvriers de la première heure, et qu'il leur accorde de voir longtemps encore, prospérer la Colonie dont ils furent les pionniers !




Le Bx.
Grignion de Montfort

Le Fondateur des Frères de St-Gabriel.

Le bienheureux GRIGNON DE MONTFORT. 1673-1716.

Lorsque la grande Révolution eut fermé les églises, guillotiné ou chassé les prêtres et les religieux, fait tomber la tête de Louis XVI, toute une partie de France se souleva pour défendre ses institutions et ses droits, et pour reconquérir ses libertés perdues. Le principal foyer de ce mouvement grandiose fut la Vendée, et St.-Laurent-sur-Sèvre en fut comme le cœur. Cela devait être. C'est dans cette bourgade, en effet, que l'ardent et zélé missionnaire, le Bienheureux Grignon de Montfort, était mort en prêchant. L'église paroissiale gardait les restes du grand serviteur de Dieu, et depuis trois quarts de siècles, les multitudes dont il avait évangélisé les pères, venaient à son tombeau retremper la foi qui allait faire d'elles, suivant le mot de Napoléon : « Un peuple de géants. »

Louis Marie Grignon de Montfort naquit à Montfort-sur-Meu en Bretagne, le 31 janvier 1673. Marqué du doigt de Dieu pour opérer de grandes choses, l'enfant grandit dans la piété et dans la foi, s'efforçant, dès son bas âge, d'entraîner ses frères, ses sœurs et ses compagnons dans les sentiers de la vertu et de la sainteté.

Au collège des Jésuites de Rennes, Louis édifia tous ses condisciples par sa douceur, son humilité et surtout par sa dévotion à la Sainte Vierge. « Souvent, raconte un de ses historiens, il passait des heures entières au pied de son autel, à genoux, immobile, le visage enflammé et comme en extase. » (1) Depuis longtemps son âme pieuse avait entendu l'appel de Dieu et c'est ainsi qu'il se préparait déjà au redoutable honneur du sacerdoce.

Vers la vingtième année, il alla à Paris. Il fit le voyage à pied après avoir donné aux pauvres, le peu d'argent et les habits neufs que lui avaient remis ses parents. Reçu dans une petite communauté ecclésiastique fondée par un ancien curé de St.-Sulpice, il accepte de passer ses nuits à veiller les morts de la paroisse. En face des cadavres des grands du monde, le

(1) P. Fonteneau, Vie du Bienheureux, page 11.

Bienheureux s'imprégna de mépris pour les biens de la terre. « Je ne veux que les biens de l'éternité », disait-il, et, donnant deux heures au sommeil, quatre heures entières à l'oraison, le reste à l'étude de ses cahiers de théologie dont il prenait les leçons en Sorbonne, le saint jeune homme attendait le moment de revenir vers ses compagnons pour se livrer avec eux au labeur quotidien. Ces veilles prolongées et bien d'autres mortifications compromirent sa santé. Mais il ne croyait jamais assez faire pour Dieu qui l'appelait à devenir son prêtre. Aussi joignit-il à tant de travaux l'évangélisation des enfants pauvres du quartier St.-Germain. L'onction de sa parole et le doux ascendant de sa vertu eurent vite raison de la turbulence de ses jeunes auditeurs et bien des petites âmes s'ouvrirent à la vérité ; et, sous sa direction, prirent des habitudes de pitié.

Enfin le grand jour si désiré et si redouté arriva. Il fut ordonné prêtre, le samedi des quatre temps de la Pentecôte, le 5 juin 1700. Il avait 27 ans. Telle était sa piété, qu'il voulut passer la journée entière devant le Saint Sacrement.

Dévoré du saint zèle, le Bienheureux songea à venir évangéliser les Sauvages de l'Amérique. Dieu voulait le garder à la France où la foi, refroidie par la funeste erreur du Jansénisme et le débordement de l'impiété avait besoin d'être ranimée par un souffle puissant. La France doit à Monsieur Tronçon, Supérieur de St.-Sulpice, et, plus tard, au Pape Clément XI, de lui avoir conservé ce convertisseur d'âmes incomparable.

A partir de ce moment, le nouveau prêtre se livre à la prédication. Il avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans ce ministère auguste : lumière et vérité dans l'âme, zèle ardent dans le cœur, une dévotion extraordinaire envers la Sainte Vierge dont il s'était fait solennellement l'esclave ; une imagination très vive, une forte culture intellectuelle, une grande habileté à utiliser les ressources que l'art humain offre à l'orateur pour émouvoir et pour convaincre ; et, par dessus tout, une grande sainteté de vie qui le tenait en communication très intime avec celui qui sonde les cœurs et les reins, et donne, quand il lui plait, aux pécheurs les plus endurcis, les grâces de conversion et de salut.

Aussi peut-on dire que Grignon de Montfort fut un des plus grands apôtres des temps modernes. Presque tout l'Ouest de la France entendit sa parole et tressaillit au spectacle de sa sainteté. Et pourtant quelles luttes acharnées n'eut-il pas à soutenir ! Le démon du jansénisme qui avait rétréci tant de cœurs et fourvoyé de si belles intelligences au siècle précédent, lui livra de rudes assauts. Rebuté ici, méprisé là, maltraité en d'autres lieux, souvent bafoué, tour à tour calomnié par les méchants, interdit par ses légitimes supérieurs, contraint de suspendre des missions commen-

cées ou d'assister à la démolition des calvaires qu'il avait élevés,... la vie du Bienheureux ne fut qu'une grande croix, mais cette croix était à sa taille. Il aimait à souffrir et Dieu inondait son âme d'ineffables sentiments de joie surnaturelle.

Seize ans de prédication lui firent parcourir et évangéliser les diocèses de Nantes, de Poitiers, de Rennes, de St.-Malo, de St.-Brieuc, de Luçon et de La Rochelle. Le nombre des missions qu'il donna est surprenant. Que de travaux, et surtout que de contrariétés et de souffrances ! Et cependant, nulle plainte, nulle récrimination de sa part. Animé de la sainte folie de la Croix, il reçoit comme une rosée céleste cette avalanche de tribulations. Il ajoute même à ces mortifications de l'amour propre des austérités dont le récit ferait frémir nos petits courages. Il se donne la discipline jusqu'à cinq fois par jour et ne monte jamais en chaire sans s'être flagellé, disant à ceux qui lui reprochent de ruiner sa santé, « qu'un coq ne chante jamais mieux qu'après s'être battu de ses ailes. » Aussi des flots de grâces s'échappent de ses lèvres. Les pécheurs les plus invétérés reviennent à Dieu. La face de toute la contrée est renouvelée. Les églises sont réparées, des calvaires s'érigent, des hopitaux sont ouverts, des écoles sont fondées, toutes les mains s'arment du chapelet, l'image du Sacré-Cœur brille sur les poitrines. Et ce n'est point là l'effet d'un fugitif enthousiasme, d'une éphémère exaltation. Quatre-vingts ans plus tard, les petits fils de ces convertis, armés de mauvais fusils de chasse, de simples fourches ou de faux, iront au-devant des « colonnes infernales » de la Révolution, le Rosaire autour du cou et la poitrine couverte des « petits boucliers porte bonheur » comme Michelet appelait par dérision les images du divin Cœur.. Ces simples paysans, massés au pied des Calvaires dressés par le grand missionnaire, confondront la science stratégique de vieux généraux, et arracheront plus d'une victoire aux armées de la République !

Mais une si active prédication n'absorbe pas la dévorante ardeur du zèle de Montfort. Entre ses sermons, il compose ses admirables cantiques qui embrassent toute la doctrine chrétienne. Sans doute, ils ne procèdent point d'une littérature bien raffinée ; mais la formule « L'art pour l'art » n'était pas encore inventée, et d'ailleurs le saint Missionnaire avait mieux à faire que de rimer pour les beaux esprits de Versailles. Il composa ses cantiques pour le peuple, et le peuple les aima. Il les chante encore deux siècles après la mort du Bienheureux. C'est le meilleur critérium de leur incontestable valeur morale. Du reste, il ne faudrait pas s'imaginer qu'ils sont sans valeur artistique. Montfort n'était point si étranger aux procédés de l'art que son langage, dans sa fruste simplicité n'atteigne parfois la véritable beauté. Mais ce qui vaut mieux, dans ses cantiques, que toutes les perfections

plastiques, c'est la richesse inépuisable du fonds et la solidité de la doctrine. On ne peut s'empêcher de regretter à notre époque de mièvrerie, que ces cantiques ne soient pas plus connus du peuple des grandes villes : la robustesse de foi dont ils sont imprégnés conserverait la vérité dans bien des âmes.

Outre trois volumes de cantiques, le Bienheureux écrivit des livres d'ascétisme très remarquables. Son « Traité de la vraie Dévotion à la Sainte Vierge » est digne de saint Bernard, et l'on croirait volontiers que sa « Lettre aux Amis de la Croix » a été écrite par saint Paul. Le père Faber, le grand Oratorien de Londres, ne craint pas de dire en parlant de Montfort : « Ceux qui le prennent pour leur maître trouveront difficilement un saint ou un écrivain ascétique qui captive plus que lui leur intelligence par sa grâce et son esprit. »

Cependant, le principal titre de gloire du Bienheureux, c'est d'être le fondateur de trois congrégations florissantes : Les Filles de la Sagesse, les Missionnaires de la Compagnie de Marie et les Frères du Saint-Esprit, aujourd'hui, de Saint-Gabriel. Ces communautés dont les maisons mères, jusqu'aux jours néfastes de 1903, entouraient le tombeau de Montfort, continuent son œuvre d'évangélisation, non seulement en France, mais dans presque tous les pays du monde.

Il est à peine croyable que seize ans aient suffi à la réalisation de tant de travaux ; mais l'amour de Dieu fait accomplir des merveilles ! Néanmoins, tant de zèle, et surtout les effrayantes mortifications auxquelles se livrait Montfort avaient peu à peu miné sa robuste constitution. A la mission de St.-Laurent-sur-Sèvre, (avril 1716) le vaillant apôtre fut atteint de fausse pleurésie. Cinq jours suffirent à la maladie pour accomplir son œuvre. Sur un pauvre matelas, accepté par ordre de son confesseur, (il avait coutume de coucher sur la paille) le grand bâtisseur de calvaires, l'esclave de Jésus en Marie, mourut comme meurent les Saints. — « Deo gratias et Mariae ! C'en est fait, je ne pécherai plus !... » furent ses dernières paroles. Il avait 43 ans.

Léon XIII le béatifia en 1888 et ses enfants célèbrent sa fête le 28 du mois d'avril, en attendant le jour, qui ne saurait tarder, où l'Eglise lui décernera les honneurs de la canonisation.

Les Frères jusqu'à la Révolution.

C'est en 1702, en traçant les règles de la Compagnie de prêtres qu'il rêvait à fonder, que Montfort, pour la première fois, laisse entrevoir son dessain de fonder aussi une société de Frères, pour aider les Missionnaires dans leur œuvre d'évangélisation. Il leur donna le nom de Frères du St-Esprit.»

Le premier membre de cette future communauté lui fut donné par Dieu en 1705, en des circonstances tout à fait remarquables. Un jeune homme qu'une pensée de zèle apostolique amenait à Poitiers pour entrer dans l'ordre de saint François, pénètre un jour dans l'église des Pénitentes pour y faire oraison. Obéissant sans doute à une impulsion surnaturelle, Montfort s'approche et lui adresse la simple parole de Notre-Seigneur au publicain Lévi : « Suivez-moi ! » Mathurin, c'était le nom du jeune iconnnu, se lève aussitôt et s'attache pour toujours au Missionnaire. D'autres jeunes gens vinrent à différentes dates se joindre à lui, et ainsi fut formée une nouvelle société de religieux.

A la mort du Bienheureux ils étaient sept. Leur temps était employé à aider le saint Missionnaire ou à faire l'école, soit d'une façon passagère, comme pendant les missions, soit de façon permanente, comme à La Rochelle et à St.-Laurent, où de véritables écoles furent organisées. — C'est ainsi que de son vivant même, Montfort indiqua à ses Frères, le double but de leur congrégation : s'occuper du matériel dans les maisons des Pères Missionnaires et évangéliser les enfants du peuple par l'instruction et l'éducation chrétienne.

Pendant près d'un siècle, les Frères remplirent ce double programme, et lorsque les colonnes de la Révolution envahirent la Vendée, six d'entre eux eurent le bonheur de tomber en martyrs sous le plomb ou sous le fer des barbares sans-culottes. Les Frères Boucher, Jean, Olivier et Antoine furent arrêtés à St.-Laurent-sur-Sèvre. Les deux premiers furent massacrés sur place. Frère Olivier qui était jeune, grand et bien fait de corps sur son refus héroïquement obstiné de pactiser avec la Révolution en revêtant le costume des soldats qui venaient de tuer ses frères, fut empalé. Durant sa terrible agonie, ses yeux mourants purent, sans doute, contempler les flammes qui

consumaient les missions du St.-Esprit et de la Sagesse. Frère Antoine fut emmené à Cholet et fusillé. Tel fut aussi probablement le sort des Frères Joseph et Ivon, mais on ne connaît point les circonstances de leur mort (1).

Après la tourmente les Frères étaient bien peu nombreux. Les guerres continuelles du Directoire et de l'Empire ayant fauché une grande partie de la jeunesse de France, le recrutement était presque impossible. Mais les œuvres de Montfort avaient payé un large tribut à la persécution. Consacrées dans le sang des martyrs elles ne devaient pas sombrer dans la tourmente.

Nous allons assister à leur réveil qui sera suivi, pour la branche principale de la Communauté du St.-Esprit, devenue l'Institut St.-Gabriel, d'une longue période de magnifiques développements.

(1) Les Pères de la Compagnie de Marie eurent aussi leurs martyrs. Le Père Serres fut fusillé à St.-Laurent, en même temps que les Frères. Les Pères Dauches et Verger furent massacrés à La Rochelle. — Les sœurs de la Sagesse, à leur tour eurent grandement à souffrir. Leur maison fut incendiée, vingt-six d'entre elles furent emprisonnées à Cholet, d'abord, puis à Nantes. Une des plus âgées mourut de faim à Cholet ; huit moururent dans les prisons de Nantes. Deux, sur l'ordre de l'infâme Carrier furent guillotinées. Deux autres montèrent aussi sur l'échafaud à Rennes... D'autres furent massacrées ou condamnées au bagne comme «receleuses de prêtres fanatiques. »

On voit que les bénédictions du Ciel telles que les désirait Montfort tombèrent en abondance sur sa triple famille, la préparant ainsi à de prochains triomphes.

Après la Révolution.

Le calme revenu, les fils de Montfort se mirent à réparer les dégats produits par la tempête. La tâche fut pénible pour la Compagnie de Marie et pour les Frères du St.-Esprit. Nous en avons marquée la cause.

Le Frère Elie, en 1805, reprit à St.-Laurent-sur-Sèvre, le poste que ses Frères y avaient occupé avant la Révolution. Il y fera l'école charitable aux enfants de la paroisse jusqu'à l'arrivée du Vénéré Gabriel Deshayes. Celui-ci était l'homme choisi par la Providence pour relever les ruines des jours mauvais. Curé d'Auvray, en Bretagne, il fut appelé à prendre le gouvernement des communautés de Montfort en 1821. Quelques recrues amenées par lui vinrent très opportunément grossir les rangs des Frères. Grâce à ce renfort on put se réorganiser et regarder avec confiance l'avenir. D'ailleurs le clergé de la Vendée et de l'Anjou, sentant le besoin d'écoles chrétiennes, se hâta d'envoyer à St.-Laurent des jeunes gens pieux et intelligents. A la fin de 1822, la Communauté des Frères comptait quarante membres, et dès 1824, elle avait ouvert neuf établissements.

Approuvée pour l'Ouest de la France, en 1823, par ordonnance royale, la Congrégation poursuivit sa marche en avant. En 1825, le P. Deshayes remet une grande part de son autorité de Supérieur des Frères à l'un d'entre eux : Frère Augustin. Quelques années plus tard on dut songer à trouver un local plus spacieux. Il fut convenu que seuls, les frères qui prenaient soin des chambres et du matériel des Missionnaires resteraient dans la vieille maison du St.-Esprit. Une maison fut donc achetée pour recevoir les autres frères adonnés plus ou moins directement à l'enseignement. Ainsi s'opéra la séparation (1835).

La nouvelle maison fut baptisée du nom de Saint-Gabriel, en reconnaissance des services rendus par le Père Gabriel Deshayes. Insensiblement, le nom de la maison passa aux Frères qui l'habitaient, et en 1853, un décret de Napoléon III le rendait officiel, au grand regret, il faut le dire, de plusieurs frères qui auraient préféré garder le seul vrai nom de « Frères du Saint-Esprit. » Ce décret donnait aussi à la Congrégation le droit d'enseigner dans toute la France et ses colonies.



Ancienne Maison-Mère à St Laurent s/Sèvre (Vendée)

Solidement organisés et débarrassés des entraves qui limitaient leur champ d'action à quelques départements de l'Ouest, les Frères se répandirent sur tout le territoire de l'empire. Une province avait été fondée en 1824 dans le Midi, une autre dans le Nord en 1839 ; une troisième fut créée dans le Centre en 1866. Celle du Canada ouverte en 1888 commence la série des fondations lointaines.

En outre, les Frères de St.-Gabriel, en recueillant l'héritage de l'abbé de L'Epée, firent leurs, deux grandes œuvres de charité chrétienne : l'enseignement des sourds-muets, et celui des aveugles.

Douze institutions florissantes s'ouvraient, avant les lois de 1901, à des centaines de ces pauvres enfants que la privation du sens de l'ouïe ou de la vue condamne à l'isolement, et presque aux seules sensations de la vie animale. Plus de 3000 de ces infortunés doivent à la Congrégation de St.-Gabriel l'éducation qui les a rendus capables de goûter les joies de l'esprit et de jouer un rôle actif dans la société.

En 1900, lorsque le gouvernement, cédant aux injonctions judéo-maçoniques, présenta aux Chambres les lois néfastes qui allaient porter un si rude coup aux écoles catholiques de France, la Congrégation de St.-Gabriel comptait près de deux mille membres, répartis dans plus de deux cents maisons ; et donnait l'instruction chrétienne à plus de 20,000 élèves.


Le R. P. G. Deshayes
Restaurateur des Œuvres de Montfort



Le Révd. Frère Martial
Supérieur Général.



Le R. C. F. Louis-Bertrand
Fondateur et premier Provincial de la colonie Gabriéliste au Canada

APRÈS L'EXPULSION.

La loi de 1901 devait avoir un épilogue digne d'elle. Elle l'eut. Une série de décrets gouvernementaux amena l'expulsion des religieux (1903-1904). Les maisons saisies par le Fisc se fermèrent devant leurs légitimes propriétaires, et la plupart furent vendues au profit de la bande d'escrocs, affublés, pour la circonstance du titre de liquidateurs. On sait qu'une fois de plus fut confirmé le proverbe : « Bien mal acquis ne profite jamais. »

Quant aux religieux, instruits par la parole du Maître : « Si l'on vous chasse d'une ville, allez dans une autre. » Ils émigrèrent en nombre. D'autres pays étaient prêts à bénéficier de la sottise des petits jacobins français.

Les Frères de St.-Gabriel firent comme tout le monde. Leurs écoles fermées en France, se rouvrirent à l'étranger. L'Angleterre, la Suisse, l'Italie, la Hollande, l'Espagne, l'Abyssinie, le Congo, Madagascar, l'Egypte, les Indes, le Siam furent témoins d'une belle floraison d'œuvres gabriélistes. On peut dire que la persécution fit pour notre Congrégation ce qu'un siècle ou deux de paix et de prospérité ne lui auraient sans doute point permis de faire. C'est de cette façon que Dieu se joue des mauvais vouloirs et des mesquines combinaisons de l'impiété.

Aujourd'hui, toutes ces fondations prospèrent, et chaque année en augmente le nombre. Des milliers d'enfants viennent chercher dans nos écoles, dans nos orphelinats et dans nos pensionnats, la science qui aide à faire le le chemin dans la vie, et y trouvent par surcroît une chose plus précieuse encore : la vérité qui mène au ciel.

Pourquoi faut-il que nos Noviciats de Belgique, d'Angleterre, du Canada, d'Espagne et des Indes ne puissent fournir assez de religieux, pour mettre les Supérieurs à même de satisfaire aux nombreuses demandes qui leur sont adressées de toutes parts ?



Le B. C. F. Augustin
Assistant du Supr Gal.

NOS SUPÉRIEURS GÉNÉRAUX.

Jusqu'à la mort du Père Deshayes, (28 décembre 1841) notre Congrégation fut soumise à l'autorité des supérieurs généraux de la Compagnie de Marie (1).

Lorsque son développement eut motivé un gouvernement autonome, le choix des Frères se porta sur le T. C. Frère Augustin (1842-1852). Nature énergique, d'un abord un peu froid pour ceux qui ne le connaissaient point, le F. Augustin cachait sous sa rude écorce de franc breton, de précieuses qualités. Son âme était remplie de la foi qui transporte les montagnes. Nul obstacle ne l'arrêtait quand il s'agissait de la gloire de Dieu ou du bien de ses Frères.

Il fut remplacé par le T. C. Frère Siméon aux élections de 1852. Comme caractère, le nouveau Supérieur était l'antithèse du premier. Tous ceux qui l'ont connu gardent le souvenir de sa douceur et de sa bonté, et le considèrent comme un saint. Animé d'une piété extraordinaire, il consacrait chaque jour plusieurs heures à la prière et se livrait à de grandes mortifications. Il gouverna l'Institut pendant dix ans.

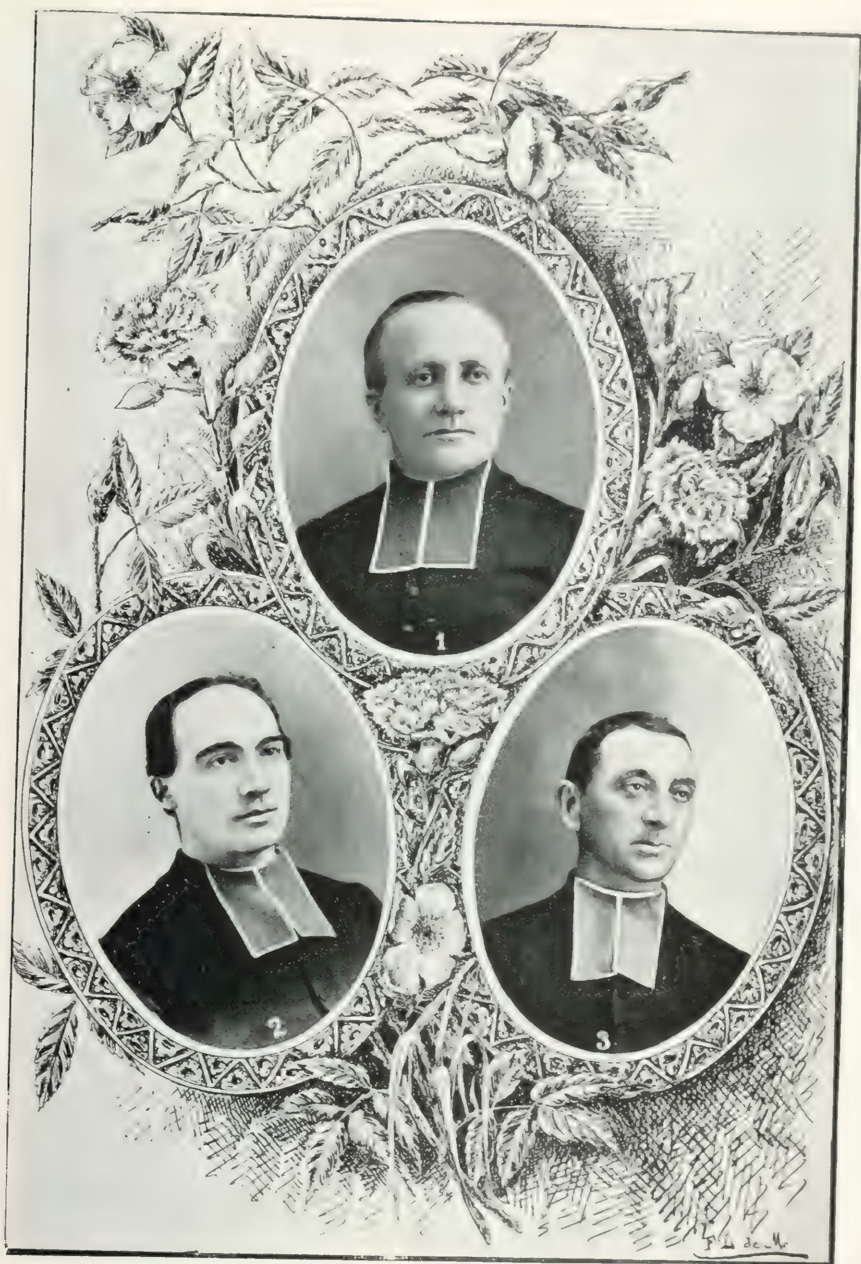
Le T. C. Frère Eugène-Marie lui succéda (1862). Ce fut un homme remarquable par ses talents, et un parfait religieux. Il donna à la Congrégation un magnifique essor, organisa les études et n'épargna rien de tout ce qui pouvait rendre ses Frères plus dignes de leur sublime vocation. Ses nombreuses circulaires, dont quelques-unes sont de petits chefs d'œuvre, prouvent la grande connaissance qu'il avait de l'Écriture Sainte et des doctrines de l'ascétisme. « Vous m'avez appelé, me voici, » telle fut sa devise. La mort le prit subitement, la vingt et unième année de son généralat (1883).

Tour à tour, durant de longues années, Maître des Novices, Visiteur, Assistant, le T. C. Frère Hubert avait tout ce qu'il fallait pour remplacer le

(1) Les Supérieurs des Congrégations de Montfort (mort en 1716) furent les R.R.Pères : Mulot (1722-1749), Audubon (1749-55), Besnard (1755-1788), Micquignon (1788-1772), Supiot (1792-1810), Duchesne (1810-1821) et Deshayes (1821-1841).



1. R. F. Augustin. — 2. R. F. Siméon. — 3. R. F. Eugène-Marie.
4. R. F. Hubert. — 5. R. F. Martial.



1. R. F. Louis-Bertrand.
2. R. F. Paul-de-la-Croix. — 3. R. F. Euphrone.

Supérieur défunt. La bonté de cœur et le désir d'obliger furent la caractéristique du nouveau Général qui prit pour devise ces simples mots : « Paix et Charité. » Que d'âmes il a guidées vers les sommets de la perfection religieuse ! La Province Canadienne lui doit son existence, et combien de reconnaissance pour les tendres soins qu'il prodigua à ses débuts !

Sous son administration, le grand mouvement d'extension commencé grâce à l'initiative du T. C. Frère Eugène-Marie, ne se ralentit point. Toutefois, le gouvernement de la Congrégation, en des temps très difficiles, pesait trop lourdement sur lui pour qu'il ne désirât point en être déchargé. Ce fut avec plaisir qu'il rentra sous l'obéissance. D'ailleurs il savait que l'Autorité ne pouvait avoir un meilleur représentant que le nouveau Supérieur élu par le Chapitre de 1898.

Ses dernières années furent attristées par la persécution que les lois de 1903 déchaînèrent sur les Communautés. Il mourut à St. Laurent-sur-Sèvre, le 15 février 1904, à l'âge de 73 ans.

Le Révérend Frère Martial était l'homme choisi par la Providence pour faire traverser à la plus humble des familles de Montfort ces années de grande tribulation. Il ne faillit point à sa tâche. En pilote consommé, il dirigea la nef de son Institut de façon à lui éviter un naufrage que bien des gens avisés considéraient comme inévitable. Aujourd'hui, recueillant le fruit des terribles angoisses d'alors, il voit avec bonheur sa Congrégation prospérer aux quatre coins du monde. Sous son habile direction, les brèches se réparent rapidement, et le jour n'est pas loin où les Frères de Saint-Gabriel pourront chanter un cantique d'actions de grâces au Dieu qui les a fait sortir de la tempête plus nombreux et plus forts.

II

LA PROVINCE DU CANADA.


Edouard C. Fabre
Montreal


Mgr. Paul Bruchési
Archevêque actuel de Montréal

LA PROVINCE DU CANADA.

L'Etablissement des Frères de Saint-Gabriel au Canada est dû à M. M. de St.-Sulpice et au R. P. Fleurance, Provincial de la Compagnie de Marie. Il remonte à 1888.

M. F.-X. Beaudry, riche citoyen de Montréal, avait résolu de fonder un orphelinat, l'Orphelinat St.-François-Xavier, pour recueillir un certain nombre d'enfants pauvres et abandonnés. Il dressa les plans d'un vaste établissement où les orphelins devaient trouver, non-seulement le logement, mais encore de nombreux ateliers, pourvus d'un outillage complet et perfectionné pour s'initier aux secrets de leur future profession.

Mais la mort ne permit pas de réaliser sa belle pensée de charité chrétienne et de réparation sociale. Elle l'enleva avant que les constructions fussent achevées.

Ses exécuteurs testamentaires, le Rév. A. L. Sentenne prêtre de St.-Sulpice et M.L. Jetté, juge à la Cour Supérieure, prirent soin de mener à bonne fin cette grande entreprise.

A l'instigation du Rév. V. Rousselot S. S. Curé de Saint-Jacques de Montréal, et par l'intermédiaire de M. M. de St.-Sulpice de Paris, proposition fut faite aux Frères de St.-Gabriel de prendre la direction de l'Orphelinat. Ceux-ci furent enchantés et acceptèrent avec empressement. Ils pensaient avec raison que, du ciel, Montfort, leur Bienheureux fondateur, protégerait d'une façon toute spéciale cette lointaine fondation. N'avait-il pas eu la pensée de consacrer sa vie à l'évangélisation du Nouveau-Monde et n'était-ce pas, en quelque sorte, réaliser ses vœux ?

Le 24 septembre 1888, six Frères débarquèrent à New-York et le lendemain arrivèrent à Montréal. Une déception les attendait. Le gros œuvre de l'Orphelinat St.-François-Xavier était bien terminé, mais les travaux d'aménagement commençaient à peine. Ils durèrent toute l'année. Ce ne fut qu'en septembre 1889 que le maison fut ouverte aux Orphelins.

Ce contretemps permit au Frère Louis-Bertrand, Supérieur de la nouvelle province, d'envoyer deux frères au collège de l'Assomption comme professeurs du Cours Commercial.



Orphelinat Saint-François-Xavier.

Sur ces entrefaites la jeune colonie eut la douleur de voir mourir un de ses amis les plus chers, le vénéré M. Rousselot, curé de St.-Jacques de Montréal, et ancien élève de St.-Gabriel à St.-Laurent, (31 août 1889.)

Au mois de septembre 1889 l'Orphelinat ouvrait ses portes à une cinquantaine d'Orphelins.

L'année suivante, (2 juin 1890) la colonie reçut la visite du T. C. Frère Hubert, Supérieur Général. Il amenait cinq Frères ou novices destinés aux fondations déjà projetées. Au mois de septembre six autres devaient les rejoindre. Ces renforts permirent de prendre de nouveaux postes : le Collège Commercial de Varennes, l'Ecole Paroissiale de l'Assomption et l'Ecole de St.-Johnsbury (Vermont).

Le 24 juin 1891, la colonie prit possession de la propriété récemment acquise au Sault-au-Récollet, grâce aux bons offices du Rév. M. Beaubien, alors curé de cette paroisse. Quelques semaines plus tard Mgr. Fabre, Archevêque de Montréal, bénissait solennellement la maison du Noviciat qui reçut, le 7 septembre, un contigent arrivé d'Europe et auquel s'adjoignit bientôt le premier postulant Canadien.

La rentrée de 1891 vit s'ouvrir une école nouvelle, celle de Ste-Thérèse de Blainville. Des difficultés de diverses natures avaient forcé les Frères de quitter le Collège de Varennes au cours des vacances.

Au mois de juillet 1892 deux novices Canadiens reçurent l'habit religieux des mains de Mgr. de Montréal. Cette année aussi, les Frères de St.-Gabriel prirent la direction de l'Ecole paroissiale du Sault-au Récollet et du Patronage St.-Vincent de Paul, à Montréal.

En juillet 1894, par suite d'un vice très sérieux d'organisation et du manque de ressources, l'Orphelinat St.-François-Xavier dut fermer ses portes.

La perte de ce bel établissement fut un peu compensée par trois fondations nouvelles : les écoles de Ste-Rose et de St.-Stanislas de Champlain, et un cours préparatoire au Collège des Sulpiciens de Montréal.

Cette même année, la Colonie acheta une terre voisine de celle du Noviciat. Celui-ci se développait doucement, mais néanmoins de façon satisfaisante. En 1895, il comptait, outre le personnel venu de France, douze novices et postulants Canadiens. La jeune Province voyait avec plaisir arriver les jours où elle pourrait se suffire elle-même.

Au printemps 1898, le Frère Louis-Bertrand quitta le Canada pour aller au Chapitre de la Congrégation. Nommé Assistant du Révérend Frère Martial, le nouveau Supérieur Général, il dut avec regret rester séparé de la Colonie qu'il avait fondée et gouvernée avec tant de bonheur durant dix ans.

Le choix de son remplaçant au Provincialat fut des plus heureux. Le Frère Paul de la Croix, qui, depuis plusieurs années déjà, faisait partie de la Colonie, avait tout ce qu'il fallait pour continuer son œuvre. D'une grande aptitude au travail, d'un esprit très fin et très cultivé, il sut se faire agréer de tous. Malheureusement les fatigues qu'il s'imposa par suite du développement de la Province et de la pénurie de sujets eurent vite raison de sa santé. Il dut nous quitter en 1903.

Le Frère Louis-Bertrand reprit provisoirement le gouvernement de sa chère Province.

En 1905, le Frère Euphrone, maître des Novices, fut nommé Provincial. Sous son administration, la Colonie continua sans arrêt sa marche progressive. Par ses soins, une plus vaste propriété fut acquise et une maison plus spacieuse fut construite pour recevoir les Novices qui en prirent possession le 29 avril 1909, jour de la fête de notre Bienheureux Fondateur, Grignon de Montfort.

Sur ses instances réitérées, le Frère Euphrone fut déchargé du fardeau du Provincialat, et le Bien Cher Frère Louis-Bertrand le remplaça au gouvernement de la Province que, 21 ans auparavant, il avait fondée. Il la retrouva considérablement agrandie et en pleine voie de prospérité. Inutile de dire que tous les Frères l'accueillirent avec joie. C'était le père de famille revenant vers les siens après une longue absence.

Son second provincialat restera marqué par deux évènements très importants pour la Colonie : l'inauguration du nouvel Orphelinat St.-Arsène, et l'acquisition d'une vaste propriété sur le versant Nord de la Montagne St.-Bruno. C'est dans cet endroit retiré que, dans quelques années, probablement, sera transféré le Noviciat qui, par suite de l'envahissement incessant de la ville de Montréal, ne trouve plus au Sault-au-Récollet les conditions d'isolement et de solitude qui favorisent si puissamment la formation religieuse.

Noviciat du Sault-au-Récollet.

Le Noviciat des Frères de St.-Gabriel au Canada eut son berceau à l'Orphelinat St.-François-Xavier. C'est là, en effet, que furent reçus les premiers novices venus de France en 1890.

Cette œuvre, pour beaucoup de raisons, ne pouvait se continuer dans une maison occupée par des orphelins et les employés des divers ateliers. Aussi se mit-on en quête d'un site pour bâtir une maison capable de satisfaire aux exigences de la nouvelle institution. Plusieurs offres, telles que celles des autorités du Collège de l'Assomption et de l'abbé Tessier, Curé de Louiseville, sont étudiées et finalement rejetées. Un peu plus tard, on agrée les propositions du Rév. M. Beaubien, Curé du Sault-au-Récollet, et, sur ses instances, on négocie l'acquisition, dans cette paroissse, d'une terre de six arpents, et d'une maison que quelques travaux suffiront à approprier à sa nouvelle destination. La permission d'acheter cette propriété parvint au Cher Frère Louis-Bertrand le 27 avril. Tous les Frères virent dans cette coïncidence de dates, un signe de la protection du Bienheureux Fondateur sur ses enfants du Canada.

Le contrat de vente fut signé le 22 mai 1891 et dès le 24 juin suivant, jour où, aux termes du contrat, la Province Gabriéliste entrait en jouissance de la maison, les ouvriers commencèrent les travaux de réparation. Quelques semaines plus tard, Monseigneur l'Archevêque de Montréal bénissait le nouveau Noviciat qui reçut, au mois de septembre, cinq novices venus de France et, bientôt après, le premier postulant Canadien, Joseph Croisetière, aujourd'hui, Frère Hubert-Gabriel.

Agréablement assis sur le bord de la Rivière des Prairies, dans un endroit solitaire, entre la maison des Pères Jesuites et le Couvent du Sacré-Cœur, le Noviciat ne tarda pas à se remplir de pieux jeunes gens. Déjà en 1895 on dut songer à un agrandissement de locaux. Un étage fut ajouté à la maison qui devint ainsi capable de loger 60 personnes.

Mais grâce au recrutement devenu plus actif à mesure que s'accroissait le nombre des établissements, le personnel du Noviciat ne tarda pas à se trouver à l'étroit. Les Supérieurs résolurent alors de bâtir pour lui, une


Ancien Noviciat, actuellement Maison Provinciale.

nouvelle maison, à quelque distance de l'ancienne, laquelle serait réservée à l'administration provinciale.

Les travaux commencèrent au printemps 1908. Un an plus tard, le jour de la fête de notre Bienheureux Fondateur, (28 avril 1909) le Rév. M. Beaubien, délégué de Mgr l'Archevêque de Montréal, bénit le Noviciat. Dès le lendemain, dans cette maison en pierre d'aspect sévère, la jeunesse Gabriéliste se remettait au travail si sérieux de la formation religieuse interrompu, les jours précédents, par les distractions inhérentes à un déménagement.

Depuis, le Noviciat n'a fait que se développer. Actuellement il compte 18 novices, 8 scolastiques et 25 juvénistes.

Pour ces derniers aussi viendra le temps où il sera nécessaire de bâtir une maison spéciale. En attendant, que les amis qui veulent bien s'intéresser à nos œuvres, continuent à diriger vers le Sault un grand nombre de pieux enfants ! Ils contribueront ainsi à hâter la venue de ce moment désiré.

Depuis quelques années le Noviciat a le très grand avantage d'avoir pour directeur spirituel un des Pères Jésuites de la résidence voisine.

La Province apprécie hautement la faveur que lui font les fils de St.-Ignace, en prodiguant à sa jeunesse les trésors de leur science ascétique. Elle remercie les R. R. Pères de toutes les bontés qu'ils ont pour le Noviciat et du bien qu'ils font chaque année aux Frères dans le cours des Retraites.

L'Œuvre du Noviciat et du Scolasticat.

Le but de l'Institut des Frères de St.-Gabriel étant de procurer la gloire de Dieu par la sanctification de ses membres et par l'éducation chrétienne de la jeunesse, il est évident que les Frères doivent recevoir tout à la fois une sérieuse formation comme religieux, et une éducation spéciale comme instituteurs.

Voilà la raison d'être du Noviciat et du Scolasticat. Mais, comme de nos jours, les vocations courent tant de dangers par suite de nombreuses séductions offertes aux jeunes intelligences, une œuvre spéciale a été anexée au Noviciat pour sauvegarder les germes divins que la grâce fait précocement épanouir dans les âmes des enfants ; c'est le Juvénat. Nous dirons quelques mots de ces trois œuvres qui se complètent et concourent alternativement à la formation de l'apôtre des sociétés modernes, l'educateur religieux.



Noviciat actuel ; Maison St Gabriel. ~

Le Juvénat.

Les enfants de douze à quinze ans qui manifestent de l'attrait pour la vie religieuse sont admis au Juvénat. Là, sous l'œil vigilant de maîtres exercés dans l'art de discerner les vocations, les aptitudes au travail intellectuel, les tendances de caractère, en un mot, tous les signes qui peuvent deviner l'homme de demain sont étudiés avec soin. L'enfant lui-même sagement conseillé, s'initie à la vie qu'il veut embrasser.

Si ses bonnes dispositions résistent à l'assaut des petites épreuves auxquelles on le soumet, il entre, les quinze ans sonnés, au Noviciat.

Noviciat.

Avant de revêtir l'habit religieux, le juvéniste devenu postulant, suit pendant six mois les exercices du Noviciat. Ce délai lui est donné afin de réfléchir et de consulter ses forces. Au bout de ce temps, il est prié de se retirer ou invité à prendre l'habit.

Devenu novice, il devra passer une année entière et sans interruption à s'éprouver et à étudier les principes de la vie spirituelle. Deux heures d'oraison chaque jour, la recitation du petit office de la Sainte Vierge, des exercices sagement réglés de travail et de mortification, de fréquents entretiens avec ses directeurs, le prépareront à l'acte solennel de la profession religieuse, ou le convaincront qu'il doit se chercher un autre genre de vie.

Le Scolasticat.

Après l'émission de ses premiers vœux, le jeune profès quitte le Noviciat proprement dit pour entrer au scolasticat.

Dans cette nouvelle phase de sa formation, il va s'initier aux méthodes pédagogiques dont il aura besoin pour diriger avec succès une classe et aux procédés qui lui permettront d'exercer l'apostolat, auprès des enfants, par la christianisation de tout son enseignement.

Les études profanes, interrompues durant l'année de probation, sont reprises et poussées énergiquement. Rien n'est épargné de tout ce qui peut contribuer à développer l'intelligence et orner l'esprit du futur professeur.

Après les deux années de scolasticat, le jeune frère débute ordinairement dans une petite classe. Mais ses études ne sont pas interrompues tout à fait. Saisi par l'engrenage de la Direction des Etudes, il devra parcourir et s'assimiler un programme très substantiel.

Les Etudes.

Aux jours lointains où nos premiers frères accompagnaient le Bienheureux Grignon de Montfort et ses Missionnaires dans leurs courses apostoliques, il n'était point nécessaire d'avoir passé une douzaine d'années sur les bancs pour prendre charge d'une petite école de campagne. En ce temps là, on n'enseignait point au fils du paysan la théorie de la liquéfaction des gaz ou les moyens de transformer les chiffons en matière fulminante. Et c'est pourquoi, presque du jour au lendemain, de braves jeunes gens dont l'enfance s'était écoulée au milieu des champs, étaient improvisés professeurs ou régents comme on disait alors, dans les classes ouvertes par les Montfort ou les de La Salle. Il est vrai que ce système ne donnait point de petits savants de quatorze ans ; mais il n'envoyait pas, non plus, chaque année dans les grandes villes une légion de déclassés.

La fameuse Révolution changea tout. Vers 1830, les programmes périodiquement surchargés, commencèrent à offrir de réelles difficultés. Il fallut se mettre à l'étude. On s'y mit. Les religieux des temps modernes, pas plus que les moines du Moyen âge ne redoutent l'effort personnel.

Quelques années plus tard, l'Université, toute puissante et non moins libérale, fit les gros yeux. Ce fut un avertissement. Le T. C. F. Eugène-Marie, avec une grande perspicacité, écrivit circulaire sur circulaire pour exhorter des jeunes Gabriélistes à se préparer pour de prochains combats.

On était prêt lorsque les décrets de J. Grévy édictèrent que les lettres d'obédience devraient désormais céder la place aux diplômes universitaires. Les jurys académiques eurent l'occasion de constater que les membres des communautés enseignantes ne méritaient nullement l'insulte qu'une certaine catégorie de libres penseurs leur adressait gratuitement.

Depuis lors l'ardeur pour le travail intellectuel ne s'est point ralenti. Tous les jeunes Frères, jusqu'à l'âge de trente ans sont tenus de suivre un programme d'études complémentaires de celles qui sont faites au scolasticat en vue de l'obtention des différents diplômes de l'enseignement. La base du programme est celle du baccalauréat français, mais chacun est libre d'aller plus loin s'il le désire.

Les sujets d'étude et de composition sur les littératures française et étrangères, les mathématiques, les sciences, la philosophie, le dessin sont fournis par une revue mensuelle dite Direction des Etudes. Cette revue publie aussi, chaque mois, la critique générale des travaux soumis à la correction et reproduit les mieux réussis. Elle a rendu de grands services.

Publiée d'abord à St.-Laurent sur Sèvre, la Direction des Etudes ne tarda

pas à voir éclore dans les Provinces lointaines des « Suppléments » appropriés aux besoins des divers pays où les Frères enseignent. Actuellement le Canada, l'Espagne, les Indes et le Siam ont le leur.

Ajoutons qu'ici, une cinquantaine de jeunes Frères profitent des avantages qui leur sont offerts par la Direction des Etudes pour meubler leur esprit et atteindre dans l'au delà des connaissances strictement nécessaires à la profession d'instituteur, cette culture intellectuelle qui permet de goûter aux nobles jouissances du lettré, de l'artiste et même du savant.

ETABLISSEMENTS DE LA PROVINCE

Dans les pages qui précèdent nous avons signalé la fondation de quelques-unes de nos maisons de la Province. La plupart de celles qui furent ouvertes dès les premières années de l'arrivée des Frères de St.-Gabriel au Canada, subsistent encore. Plusieurs même ont pris de beaux développements. Quelques-unes, moins favorisées par les circonstances ou les évènements, ont dû fermer leurs portes. A ces œuvres toutes nées d'une pensée de zèle et à leurs pieux promoteurs, il est juste d'accorder l'hommage d'un souvenir ému. C'est ce que nous faisons en ces lignes, sans aucune arrière-pensée et sans nulle restriction.

Toutefois, pour ne pas allonger démesurément, nous ne mentionnerons, dans la nomenclature suivante, que les œuvres qui fonctionnent encore. Sans égard pour la plus ou moins grande importance qu'elles peuvent avoir, chaque maison prendra place d'après l'année de sa fondation.



Ecole Modèle de l'Assomption.

Ecole modèle de l'Assomption.

(1890)

Curé fondateur. — Mr. Dorval.
Curé actuel. — Marsolais.
Nombre de Frères : 3. — Elèves : 130.

Presque dès l'arrivée des Frères de St.-Gabriel au Canada l'administration du Collège de l'Assomption avait offert au Provincial un terrain pour l'érection d'un Noviciat. Cette offre si aimable ne put être acceptée à cause de certaines considérations. Toutefois, le geste plein de générosité des Autorités du Collège inclina le B. C. F. Louis-Bertrand à se rendre aux désirs de la Commission Scolaire dont le Président à cette époque était le très regretté Mr. Dorval, Curé de la paroisse.

Au mois de septembre 1890 deux Frères prirent la direction des classes. L'Assomption est donc le premier endroit où les Frères de St.-Gabriel prirent contact avec la population rurale du Canada.

Comme dans presque toutes les fondations, les classes furent dès les premiers jours, surchargées d'élèves. La pénurie de Maîtres ne permit cependant d'ouvrir une troisième classe qu'en 1896.

Depuis cette époque le nombre de classes est resté le même et la moyenne des inscriptions s'est maintenue entre 120 et 145.

L'Ecole de l'Assomption est une coquette maison en briques à deux étages, avec rez de chaussée servant de salle de récréation. Chaque étage contient deux classes bien éclairées, séparées par un corridor.

Les Frères résident et pensionnent au Collège. Les relations les plus cordiales ont toujours existé entre eux et tous les membres de cette florissante institution.


Collège St Gabriel à St Johnsbury. Vt U.S.

St.-Johnsbury. (Vermont)

(1890)

Curé fondateur. — M. Boissonnault.
Curé actuel. — M. Drouhin.
Nombre de Frères : 6. — Elèves : 190.

En 1890 les Supérieurs cédant aux instances du Rév. M. Boissonnault, Curé de la paroisse Canadienne Française de St.-Johnsbury, et ami intime du Rév. M. Ch. Beaubien, acceptèrent de prendre la direction de l'école catholique de cette ville.

Trois classes furent ouvertes en septembre 1890 et réunirent une moyenne de 160 élèves jusqu'en 1895.

A cette époque, par suite d'une crise industrielle, le nombre d'élèves étant tombé à 96, une classe fut supprimée et à la fin de l'année scolaire, au grand regret de la population et des Frères, l'école dut être fermée.

La crise passée et la prospérité revenue, le vénéré Curé de St.-Johnsbury n'eut rien de plus pressé que de rappeler les Frères. Ceux-ci revinrent avec plaisir. C'était en 1903.

Depuis l'école n'a fait que prospérer. Elle compte aujourd'hui 190 élèves répartis en cinq classes.

L'enseignement s'y donne en français et en anglais sur toutes les matières du programme des cours commerciaux.

L'école possède aussi une fanfare qui fait le charme des grands élèves et des anciens.



Ste Thérèse de Blainville.

Ste-Thérèse de Blainville.

(1891)

Curé fondateur. — Rév. M. Charlebois.
Curé actuel. — Rév. M. Jasmin.
Nombre de Frères : 4. — Elèves : 200.

Lors de sa visite à la Colonie Gabriéliste du Canada, en juin 1890, le T. C. F. Hubert, Supérieur Général, se rend à la demande du Rév. M.Charlebois Curé de Ste-Thérèse, et promet deux Frères pour prendre la direction de l'école paroissiale à la rentrée de 1891.

L'école s'ouvrit le 14 septembre, et dès les premiers jours il fut évident que deux classes étaient insuffisantes pour recevoir le grand nombre d'enfants qui se présentèrent. Les deux frères ne se rebutèrent point cependant ; durant toute l'année ils se dévouèrent joyeusement : mais ce dut être dur parfois. Le chiffre des inscriptions, cette première année, fut 199.

Une troisième classe s'ouvrit en 1892. La petite classe qui avait compté 116 élèves fut encore assez nombreuse pour pouvoir prétendre à un dédoublement. L'occasion ne s'en présenta point de si tôt. La création d'une quatrième classe, en effet, n'eut lieu qu'une dizaine d'années plus tard.

Les élèves suivent le programme des écoles modèles. Tous les ans bon nombre d'entre eux vont au Collège commencer les études classiques.


Ecole modèle du Sault-au-Récollet

Le Sault-au-Récollet.

L'installation des Frères de St.-Gabriel au Sault rendait toute naturelle et imposait presque de leur confier la direction de l'école paroissiale. Aussi le Frère Provincial ne fit-il aucune difficulté pour repondre aux avances de la Commission scolaire.

Les classes s'ouvrirent en septembre 1892, avec une soixantaine d'élèves. Ce nombre n'a guère varié depuis lors. Les facilités de communication et la fascination exercée par les grandes écoles de la ville ne permettent guère de conserver les élèves au-dessus de douze ou treize ans.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir apprécier les résultats obtenus par les Frères qui enseignent ou ont enseigné dans cette école, il eut bien permis de dire que les notes données chaque année par M. M. les Commissaires et M. M. les Inspecteurs font honneur aux élèves.

Le bâtiment scolaire, qui fut dans le temps, un coquet édifice, commence à se ressentir des atteintes des ans.

Mais qui sait, là aussi, ce que verra demain ?....



Le Patronage
St Vincent de Paul.

Patronage St.-Vincent de Paul.

(1892)

131 Ouest, rue Lagauchetière, Montréal.

Nombre de Frères : 7. — Elèves : 100.

L'Œuvre du Patronage est due à la bienfaisante initiative de la Société St.-Vincent de Paul, et spécialement du Rév. M. Colin, Supérieur du Séminaire. Emue du fatal abandon auquel sont condamnés, tant de jeunes orphelins, durant les rudes et dangereuses années de l'apprentissage, la Conférence St.-Laurent sous l'inspiration du Rév. M. O. Hébert, P. SS. Chapalein, et M. Sénécal, Président, conçut l'idée d'un patronage d'apprentis.

Les Frères de St.-Gabriel ayant répondu aux sollicitations des organisateurs, le Patronage fut ouvert le 8 septembre 1892 dans un local provisoire situé au coin sud des rues Dorchester et St.-Charles Borromée. La Très Sainte Vierge dont on célébrait ce jour-là la Nativité fut choisie comme Patronne de l'Œuvre.

Au bout de quelques mois il fallut songer à déménager afin de pouvoir continuer à recevoir tous ceux qui se présentaient. Le Séminaire qui prend une large part de toutes les bonnes œuvres qui se font dans la ville, mit spontanément à la disposition du Patronage, un spacieux immeuble situé au coin des rues Lagauchetière et Saint-Georges, à côté de la Chapelle de Notre Dame des Anges.

C'est là, grâce à la générosité de quelques bienfaiteurs qui avancèrent les fonds nécessaires pour réparer et agrandir les locaux, que l'Œuvre put s'organiser et prendre la forme définitive qu'elle a actuellement.

En 1897, une troisième bâtisse fut construite à la suite des précédentes, et la cour notablement agrandie.

Maintenant, le Patronage possède deux grands dortoirs, quatre classes, une chapelle, une salle de réunion, une salle de récréation et deux salles de clubs.

La moyenne des apprentis touche la centaine.

Caractère et but de l'Œuvre.

Le Patronage n'est pas un asile pour l'enfance, ni une école proprement dite, ni un gîte hospitalier d'occasion ; c'est une maison d'éducation ouvrière et industrielle destinée aux jeunes gens de quatorze à dix-huit ans qui sont délaissés, dépourvus des moyens de vivre et qui ont besoin d'une assistance spéciale durant leur apprentissage.

Dans la pensée de ceux qui l'ont fondée et de ceux qui la dirigent, l'Œuvre a un double but : offrir à ces jeunes pensionnaires les secours que réclame le bien-être corporel : logement, nourriture, apprentissage ; et leur assistance morale plus nécessaire encore : conseils, direction, secours religieux, moyens de persévérance chrétienne ; en deux mots, on pourvoit aux besoins du corps, on sauvegarde les intérêts de l'âme (1).

Régime du Patronage.

Il est à peu près le même que celui de toutes les maisons d'éducation chrétienne. Prière en commun matin et soir, assistance aux offices paroissiaux dimanches et fêtes sous la surveillance des Frères. La bonne conduite est une condition indispensable de séjour au Patronage. Il faut ajouter que les apprentis s'approchent des sacrements tous les mois et plus souvent suivant leurs désirs.

La nourriture, sans avoir rien de recherché, est convenable et à discrétion.

Durant l'hiver les Frères font tous les soirs deux heures de classe, afin de permettre aux apprentis de reprendre ou de compléter les études faites à l'école. Des cours spéciaux peuvent être donner à ceux qui en auraient besoin pour se lancer dans certaines branches d'industries ou de commerce.

(1) Le Diocèse de Montréal à la fin du XIXe siècle.

En dehors des heures d'atelier ou de classe les Apprentis trouvent au Patronage tout ce qu'il faut pour se délasser et passer agréablement et honnêtement le temps : billards, pools, échecs, dames, etc.., patinoire en hiver ; et l'été, de beaux terrains pour les fervents de la balle au camp, du ballon ou de la crosse.

Depuis la fondation du Patronage, le service religieux est assuré par un prêtre de S. Sulpice désigné par M. le Supérieur du Séminaire.

Le Chapelain actuel est M. Gouin.

Résultats.

Les résultats déjà obtenus par le Patronage sont des plus consolants. Plus d'un millier de jeunes gens ont été recueillis, logés, nourris et placés avantageusement. Quelques-uns ont trouvé dans cette maison les moyens pour répondre à une vocation religieuse ou sacerdotale.

La plupart, et il faudrait dire le très grand nombre, conservent un excellent souvenir de l'Œuvre qui prit soin de leur jeunesse et savent le témoigner hautement toutes les fois que les Anciens sont convoqués.


Académie Ste Rose. (C. Laval.)

Académie de Ste.-Rose (Cté Laval.)

1894.

Curé. — Rév. M. J. Aubin.
Nombre de Frères : 4. — Elèves : 175.

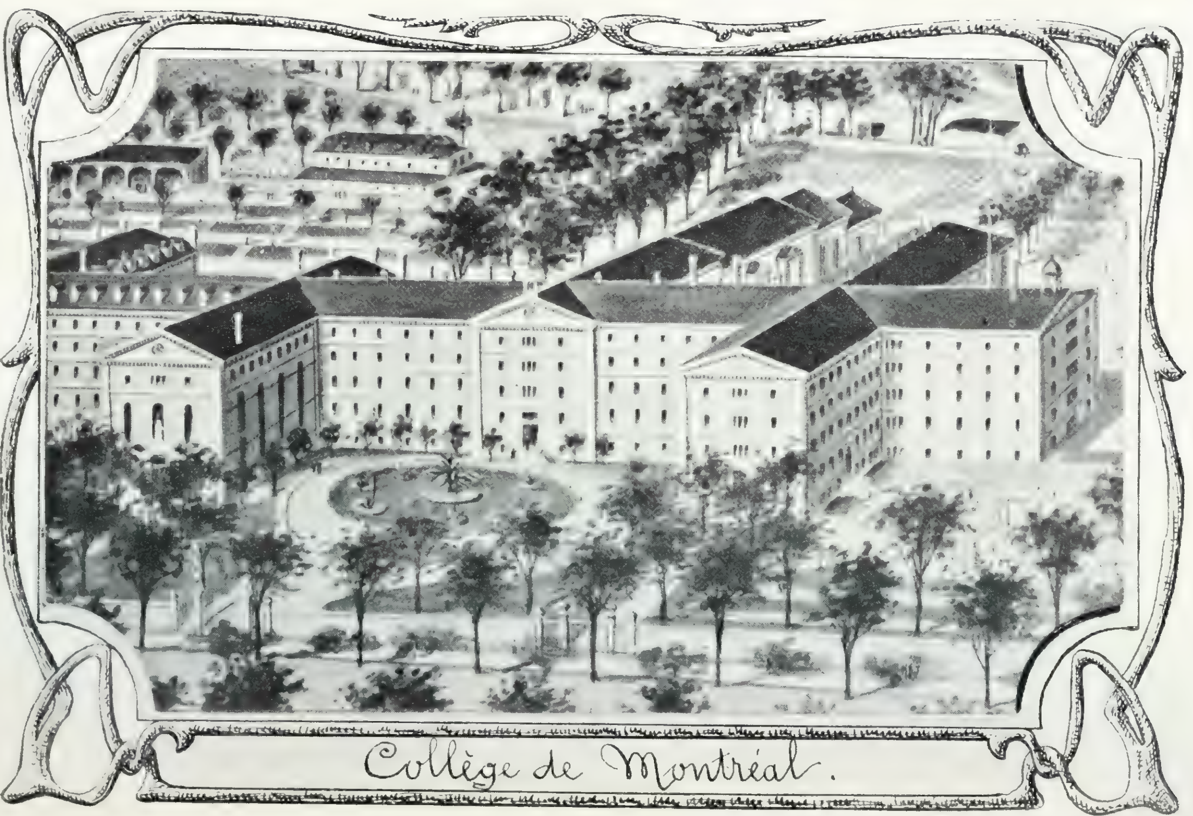
C'est à la demande de Monsieur Adélard Léonard, notaire et Président de la Commission Scolaire, que le Provincial envoya trois Frères prendre la direction de l'école Modèle de cette municipalité.

Il paraît que les enfants avaient la réputation d'être un peu difficiles à conduire, et plusieurs, parmi les notables du village, étonnés du prompt changement qui se fit dans leur conduite dès la première année, s'attendaient à un retour offensif de l'esprit de dissipation. Ces prévisions, un peu pessimistes, ne se sont point encore réalisées. La gent écolière de Ste.-Rose préfère se distinguer par son bon esprit et son amour du travail, ce qui est très bien.

En 1909 on songea à remplacer les vieux locaux scolaires par d'autres plus modernes et plus confortables. Les travaux prirent une année et vers la fin de septembre 1910, eut lieu l'inauguration de la nouvelle école que Mgr. Bruchési, en tournée de confirmation, bénit le 27 mai suivant.

Une nouvelle classe avait été formée dès la rentrée de 1910. L'école a reçu du Bureau de l'Instruction Publique le titre d'Académie vers la fin de l'année scolaire 1911-1912.

Bâtie sur le bord de la Rivière des Mille-Iles, la jeune Académie fait fort belle figure, et ne dépare point le magnifique paysage qu'aime à contempler la foule des yachtmen et des villégiateurs.



Collège de Montréal.

Collège de Montréal.

1894.

2 Frères.

Les Frères de St.-Gabriel sont chargés du Cours préparatoire du Collège de Montréal, depuis la rentrée de septembre 1894. Ils furent appelés à ce poste par Messire L. Colin, Supérieur du Séminaire de St.-Sulpice.

Sans bruit, ils se dévouent à leur humble tâche et préparent de leur mieux aux études classiques, les enfants qui leur sont confiés.

Si modeste que soit leur rôle, ils sont heureux de collaborer à la belle œuvre éducatrice poursuivie avec tant de succès par la grande Institution des Sulpiciens Montréalais.

Tous les Frères qui ont professé dans ce collège n'ont jamais eu qu'à se louer des bons procédés et de l'amabilité de ces Messieurs à leur égard. Ils gardent religieusement le souvenir des années qu'il leur a été donné de passer dans cette maison, et de s'édifier au spectacle des vertus sacerdotales de ces dignes fils du vénéré Monsieur Olier.



Collège St Gabriel à St Stanislas de Champlain.

Académie de St.-Stanislas.
(Cté Champlain.)

1894.

CURÉ FONDATEUR. — R. M. CAISSE.
CURÉ ACTUEL. — R. M. JOYAL.
NOMBRE DE FRÈRES : 6. — ELÈVES : 160.

Jusqu'en 1894, la belle et riche paroisse de St.-Stanislas l'une des plus florissantes du Diocèse des Trois-Rivières, ne possédait que de petites écoles.

Le R. M. Dupuis, curé, résolut de construire un collège. Mais la mort le prit au moment où les fondations commençaient à sortir de terre.Son successeur le R. M. Caisse poursuivit son œuvre et mena les travaux à bonne fin. En même temps il engagea des pourparlers avec les Frères de St.-Gabriel qui, finalement, acceptèrent la direction de la nouvelle école. (sept. 1894.

Grâce au remarquable esprit de travail des elèves, l'école ne tarda point à conquérir le titre d'Académie. Dès le début aussi, elle se doubla d'un pensionnat, lequel, il est vrai, ne fut jamais bien prospère, et cela à cause du manque de communication. Aujourd'hui, la localité, mieux favorisée, est desservie par la ligne du Grand Nord.

L'Académie de St.-Stanislas jouit d'un magnifique point de vue sur la rivière Batiscan. Le voisinage de belles chutes et des forêts en fait un séjour très agréable en temps de vacances et bien des Frères ont été enchantés d'y passer quelques semaines de la saison chaude.

Outre le Cours Académique, les élèves ont l'avantage de pouvoir faire dans cette maison un Cours Commercial complet.



École Modèle de St Martin.

Ecole de St.-Martin
(Cté. Laval)

1896.

CURÉ. — R. M. LEBLANC.
NOMBRE DE FRÈRES : 2. — ELÈVES : 80.

Ce fut lors de la visite du T. C. F. Hubert à la jeune Province Gabriéliste du Canada, en 1896 que le R. M. Leblanc, Curé de St.-Martin, sollicita et obtint deux Frères pour prendre la direction de l'école du village.

Cette école, bâtie en 1822, comme l'atteste l'inscription un peu effritée, mais qu'on peut encore lire au-dessus de la porte principale, a un aspect un peu vieillot, qui, du reste est un charme pour les amateurs des demeures d'autrefois. D'ailleurs grâce aux réparations qu'elle a subies, elle est encore assez confortable, surtout depuis la construction de deux belles classes, vers 1904.

Parmi les noms connus, inscrits dans les chroniques de sa modeste école, le village de St.-Martin cite avec fierté ceux de Mgr. Z. Lorrain, évêque de Pembroke et de M. E. Leblanc, ancien orateur de la Chambre.

L'école de St.-Martin, quoique n'ayant que deux classes, a toujours su faire honneur à son titre d'école Modèle.


Académie de St Tite.

Académie de St.-Tite.
(Cté Champlain.)

1898.

Curé Fondateur. — R. M. J.-B. Grenier.
Nombre de Frères : 5. — Elèves : 200.

St.-Tite est une jolie petite ville de 3000 âmes, bâtie au pied des Laurentides, la pittoresque chaîne de collines qui donne un si agréable relief au sol de la Province de Québec. Elle ne compte guère plus d'un demi-siècle d'existence.

Les Frères de St.-Gabriel installés depuis plusieurs années à St.-Stanislas, prirent la direction de l'école de St.-Tite en septembre 1898. Ils furent appelés par le zélé Curé de la paroisse, M. J.-B. Grenier.

L'école, depuis son ouverture, n'a fait que progresser suivant en cela le développement de la ville. Aujourd'hui, elle a cinq classes, et environ 200 élèves.

Grâce à l'éducation choisie qu'ils reçoivent, et aux soins dont ils sont l'objet de la part de M. le Curé, qui est un maître dans l'art de découvrir et de cultiver les vocations sacerdotales et religieuses, bon nombre d'élèves prennent chaque année le chemin du Séminaire ou du Noviciat.

La maison d'école est une grâcieuse construction en briques à trois étages. Par suite de l'accroissement du nombre des élèves, une annexe assez importante a été ajoutée aux bâtiments primitifs.

Le programme suivi par les élèves est celui des écoles académiques complété par quelques cours spéciaux préparant à certaines carrières industrielles ou commerciales.



Académie St Gabriel. Acton-Vale.

Académie d'Acton Vale
(Cté. de Bagot.)

1898.

Curé Fondateur. — R. M. Boivin.
Curé actuel. — R. M. Cardin.
Nombre de Frères : 5. — Elèves : 160.

Acton-Vale, Comté de Bagot, est une jolie petite ville bâtie sur les rives de la Moose-River. Bien favorisée par les deux grandes voies ferrées qui la traversent : le Pacifique et le G.-Tronc, elle a acquis, grâce à ses industries et à ses mines de cuivre une certaine importance parmi ses rivales des Townships de l'Est.

Les Frères de St.-Gabriel furent appelés à prendre la direction de son école en 1898. Ils débutèrent avec trois classes et 120 élèves.

Aujourd'hui, il y a quatre classes et 150 élèves environ. Depuis quelques années l'école a le titre d'Académie.



Académie de St Jacques de l'A.

Académie de St.-Jacques-de l'Achigan.

1900.

Curé Fondateur. — R. M. N. Maréchal.
Curé actuel. — R. M. A. O. Houle.
Nombre de Frères : 6. — Elèves : 160.

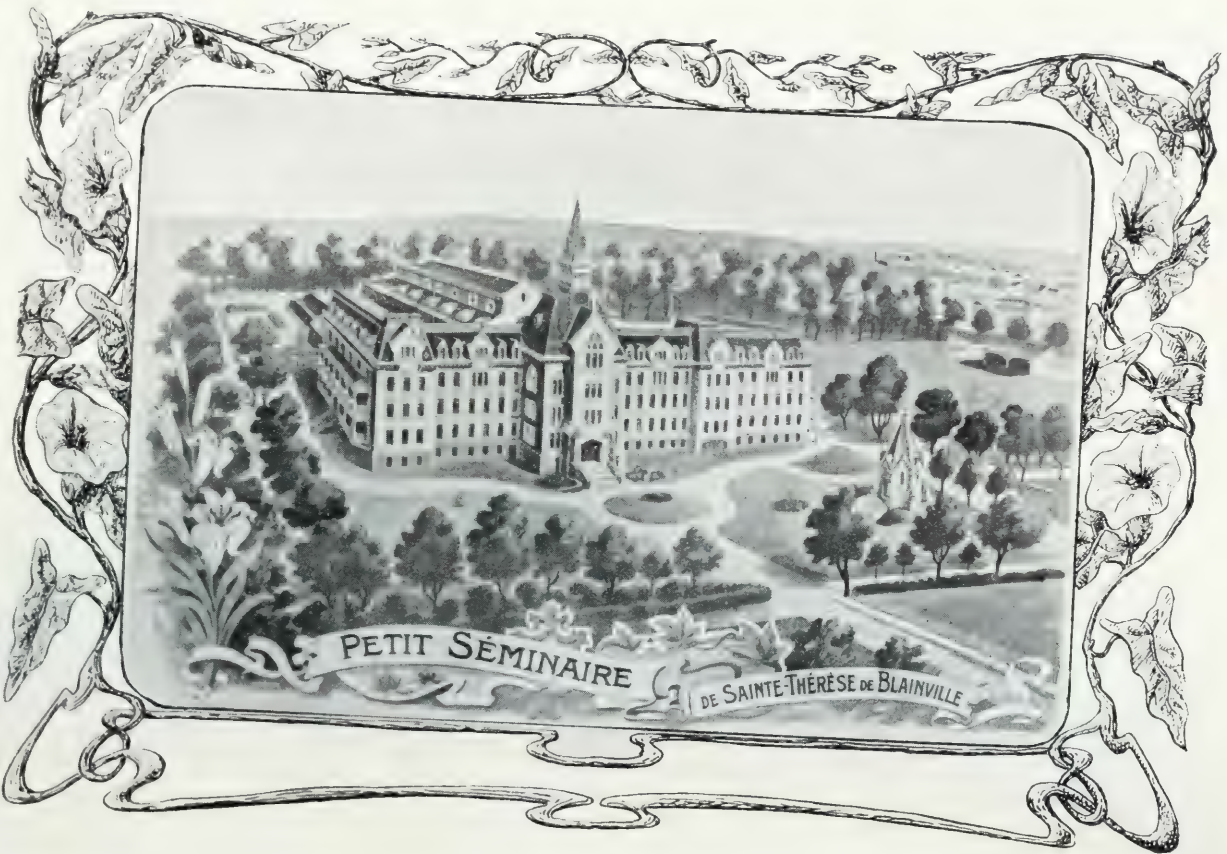
Plusieurs familles Acadiennes, si odieusement déportées par les Anglais en 1755, réussirent, un peu plus tard, à regagner le Canada et, grâce à l'intérêt que leur portait le Curé de l'Assomption, M. Jacques Degeay, elles se fixèrent à quelques milles au Nord de cette paroisse, fondant ainsi un nouveau village qui prit le nom de St.-Jacques de la Nouvelle-Acadie. 1770.(1)

Telle est l'origine de St.-Jacques de l'Achigan, actuellement une des plus belles paroisses du diocèse de Joliette.

Les Frères de St.-Gabriel prirent la direction de l'école en 1901, à la requête du R. M. N. Maréchal, Curé et Chanoine honoraire. Pendant dix ans ils durent habiter une maison très peu confortable et entasser leurs élèves dans des classes tout à fait exigües.

Enfin, grâce à l'initiative de la Commission Scolaire actuelle, une nouvelle école fut construite. Elle a fort belle mine avec ses trois étages, sa façade en pierre à bosse et ses clochetons. Baptisée du joli nom d'Académie St.-Louis de France elle a été inaugurée en septembre 1912. Elle abrite 165 élèves répartis en cinq classes. Le programme est celui du Cours Académique. Une trentaine d'élèves couchent à l'école qui a l'avantage, depuis quelque temps de posséder une grâcieuse chapelle avec le Saint-Sacrement.

(1) L'appellation « St Jacques de l'Achigan » prévalut malheureusement une cinquantaine d'années plus tard sur l'appellation primitive.


PETIT SÉMINAIRE
DE SAINTE-THÉRÈSE DE BLAINVILLE

Cours commercial du Collège de Ste-Thérèse de Blainville.

NOMBRE DE FRÈRES : 3. — ELÈVES : 76.

En 1902, à la requête des Autorités de cette florissante Institution, le Frère Paul de la Croix, alors Provincial, envoya deux Frères comme professeurs au Cours Commercial.

L'année suivante, un troisième frère leur fut adjoint et les trois classes du Cours commercial se trouvèrent ainsi dans la main des Frères.

Depuis lors, il n'a fait que prospérer, et chaque année, quelques-uns des élèves de ce Cours décrochent avec distinction le diplôme de fin d'études commerciales.

Actuellement ce Cours comprend trois classes et compte près de 80 élèves.


Ecole Ste Hélène (Montréal)

Ecole Ste.-Hélène.
(Montréal)

1904.

Coin des rues St.-Paul et Chaboillez. Montréal.
Curé Fondateur. — R. M. J. N. Dubuc.
Nombre de Frères : 7. — Elèves : 250.

L'état du personnel de la Province n'avait jamais permis aux Frères de St.-Gabriel de prendre une école dans la Métropole du Canada. Des offres très avantageuses avaient cependant été faites maintes fois. Les lois persécutrices de 1903, en fermant nos maisons de France, permirent enfin de combler cette lacune.

Au mois de septembre 1904, le B. C. F. Louis-Bertrand, Assistant, accepta les propositions du Rév. M. J. N. Dubuc, Curé de la paroisse Ste.-Hélène et les Frères ouvrirent une école dans le quartier St.-Antoine.

Les débuts furent excessivement pénibles. Installés dans un local trop étroit et, de plus, malpropre et mal aéré, si sombre que des becs de gaz devaient brûler toute la journée, plusieurs professeurs tombèrent malades dès les premiers mois.

Enfin, après trois ans de cruelle attente, en septembre 1907 maîtres et élèves purent entrer dans le local actuel, coin des rues St.-Paul et Chaboillez. Dans cette belle bâtisse, construites sur des plans modernes, et qui renferme onze classes spacieuses, bien ventillées aussi bien éclairées que le permet l'atmosphère un peu sombre de ce quartier industriel, on allait enfin pouvoir s'organiser.

Les 250 élèves qui fréquentaient l'école furent répartis en six classes, suivant le degré de culture déjà acquise. Depuis cette époque, cette école continue à fonctionner. Les enfants, comme aussi la population ouvrière de la paroisse témoignent beaucoup de sympathie aux Frères. Il est regrettable, là comme ailleurs, que les enfants quittent l'école trop tôt. Mais hélas ! la vie des populations ouvrières a souvent de si dures exigences !...



Orphelinat St. Arsène. Façade, rue Christophe C.

Orphelinat St.-Arsène.

2140, rue de la Roche, Montréal.
Nombre de Frères : 6 — Orphelins : 180.

Comme toutes les œuvres de zèle, l'Orphelinat naquit d'une belle pensée de charité chrétienne. Voici en deux mots, dans quelles circonstances.

En 1904, un vénérable chanoine du diocèse de Montréal, M. P. A. Dubuc, qui possédait un grand terrain dans la paroisse de Villeray, eut la généreuse inspiration de l'offrir aux Frères de St.-Gabriel à la simple condition, pour ceux-ci, de faire servir ce terrain à une fin d'éducation.

Dans une grande ville comme Montréal, il y aura toujours quelque soit le nombre d'œuvres de bienfaisance, tant de misères à soulager que les projets ne peuvent faire défaut. Les Frères, dont un des principaux buts est l'instruction de la jeunesse songèrent tout naturellement aux pauvres orphelins à qui souvent tout fait défaut. Mais en attendant que la réflexion eut mûri le projet, et aussi que la Providence eût procuré les fonds nécessaires, le Patronage St.-Vincent de Paul transforma le terrain en champ de jeu. Les jeunes apprentis purent ainsi, durant la belle saison, venir passer quelques heures de leurs congés dans une atmosphère moins chargée de fumée et de poussières que celle du Centre de la ville.

Cependant l'idée de fonder un Orphelinat avait fait du chemin. Quelques bourses s'étaient déliées. On se mit à bâtir aux premiers beaux jours de 1906. Les travaux furent menés rondement et à l'automne le nouvel Orphelinat put recevoir 50 à 60 orphelins. Mais dès les premiers jours on constata que les locaux étaient bien insuffisants pour recevoir tous ceux qui se présentaient. Dans l'espace de trois mois on eut la douleur d'avoir à répondre par des refus à 230 demandes d'admission. Il était dur de ne pouvoir faire un plus grand nombre d'heureux. On résolut d'agrandir. .. Tant pis ! La Providence qui nourrit les petits des oiseaux permettrait bien de mener à bonne fin cette entreprise apparemment un peu téméraire !

Les ouvriers se mirent à l'œuvre. Bientôt un vaste bâtiment à trois étages s'éleva à côté de la première maison qui voulut aussi ajouter un étage à sa taille. Le tout forme un ensemble, sinon imposant, du moins assez considérable, qui permettra de recevoir de 350 à 400 enfants.



Orphelinat St. Arsène. La cour de récréation.

De style très simple, si style il y a, cette construction répond à toutes les exigences de l'hygiène moderne. A l'ombre de ses murs, et sous le regard de celui qui disait : « Laissez venir à moi les petits... » des foules d'enfants pourront grandir en sagesse et en grâce en attendant le jour où, adolescents sains et vigoureux, ils seront rendus à la société dont le contact trop prématuré eût pu leur être mortel ; et qui, grâce à l'éducation chrétienne reçue à l'orphelinat, recueillera le fruit de leur travail et de leurs bons exemples.

Espérons que la divine Providence n'aura que des sourires pour cette œuvre toute de charité et de dévouement.

L'Orphelinat reçoit des enfants orphelins ou délaissés de 8 à 14 ans. Ajoutons que le Patronage Saint Vincent de Paul complète son œuvre éducative et protectrice en recevant les jeunes gens qui désirent entrer en apprentissage. (Voir la notice sur le Patronage, page 48)



Académie de St Lin des Laurentides

St.-Lin des Laurentides.

1908.

Curé Fondateur. — Mgr. Proulx.
Curé actuel. — R. M. Laferrière.
Nombre de Frères : 4. — Elèves : 160.

L'Académie de St.-Lin fut fondée en 1893 par Mgr Proulx, alors Curé de la paroisse. Il avait l'intention de bâtir une vaste école où se donneraient à la fois l'enseignement commercial et l'enseignement agricole Mais la mort ne lui permit pas de mener à bonne fin son entreprise. Des bâtiments projetés, une seule aile fut construite et sert depuis d'école paroissiale.

Les Frères de St -Gabriel en ont la direction depuis 1908. Trois classes furent d'abord ouvertes ; mais peu après il fallut en faire une autre. La moyenne des élèves se maintient à 160.

Depuis l'arrivée des Frères de St.-Gabriel à St.-Lin, de nombreuses améliorations ont été réalisées au profit de l'école : système de chauffage à l'eau chaude, planchers en bois franc, clôture de la cour, etc. etc....

En 1911, sur l'initiative de M. le Curé, une partie du grand dortoir qui occupait le haut de la maison, fut transformée en chapelle. La population de St.-Lin se fit un plaisir et un honneur d'aider les Frères à se pourvoir de toutes les choses nécessaires au culte. Grâce à ces libéralités, les élèves de l'Académie peuvent désormais, d'une manière plus spéciale sous la main bénissante du Sauveur, travailler à acquérir les vertus qui font le chrétien exemplaire, et les qualités qui font les bons citoyens.



Académie Christophe Colomb. Montréal.

Académie Christophe Colomb.

1909.

Paroisse St.-Arsène. (Montréal).
Curé Fondateur. — R. M. Décarie.
Nombre de Frères : 7. — Elèves : 320.

L'école St.-Arsène, de fondation récente, fut confiée aux Frères de St.-Gabriel en 1909. Il n'y eut d'abord que deux Frères, et les classes s'organisèrent, tant bien que mal, dans des locaux provisoires. Cet état de choses dura trois ans.

Le développement très rapide de la paroisse, mit la Commission Scolaire dans l'heureuse nécessité de bâtir. On se mit à l'œuvre. Des plans soigneusement étudiés furent dressés par l'architecte L. R. Montbriant et, au printemps 1912, une construction de belle allure s'alignait sur la rue Christophe Colomb.

Elle renferme vingt classes, toutes spacieuses et bien eclairées, pourvues de toutes les commodités que l'art moderne sait mettre au service de l'enfance. L'ameublement ne laisse rien à désirer. En outre, elle possède une vaste salle de récréation qui occupe tout le rez-de-chaussée, et des appartements suffisamment nombreux pour loger vingt-cinq professeurs.

M. M. les Commissaires de St.-Arsène ont fait les choses comme il faut. En satisfaisant aux nécessités de l'heure actuelle ils ont pensé à l'avenir et doté leur prospère paroisse de l'une des plus belles écoles de la partie nord de la ville de Montréal.



Ecole Modèle de Tétreaultville

Tétreaultville.

1910.

Curé actuel. — R. M. O. Mousseau.
Nombre de Frères : 3. — Elèves : 110.

Fondée depuis quelques années seulement, la paroisse de St.-Claire de Tétreaultville a déjà pris de beaux développements, grâce aux hommes d'initiative qui ont présidé à ses débuts et dirigé son organisation.

Les écoles catholiques furent d'abord établies dans le soubassement de l'église. Mais le nombre croissant des élèves engagea la Commission Scolaire à faire l'acquisition d'un terrain pour construire des locaux assez vastes pour recevoir toute la gent écolière de la paroisse.

Les travaux furent menés rondement et vers la fin de septembre 1910, les Révérendes Dames de la Congrégation s'installaient dans la partie Nord, tandis que les Frères de St.-Gabriel prenaient possession de la partie Sud.

L'école des Frères qui n'eut d'abord que deux classes, en a ouvert une troisième en septembre 1912.

Dans un avenir très prochain, si rien n'arrête l'accroissement de la Métropole, (et qu'est-ce qui l'arrêterait ?) une nouvelle construction s'imposera.

En attendant, les Frères sont heureux de se dévouer à l'éducation des enfants de cette vaillante et bien chrétienne population.

III

LES FRÈRES DÉFUNTS

DE LA

PROVINCE.

Les Défunts.

La Province des Frères de St.-Gabriel en Canada est jeune encore et cependant elle a déjà payé un large tribut à la mort.

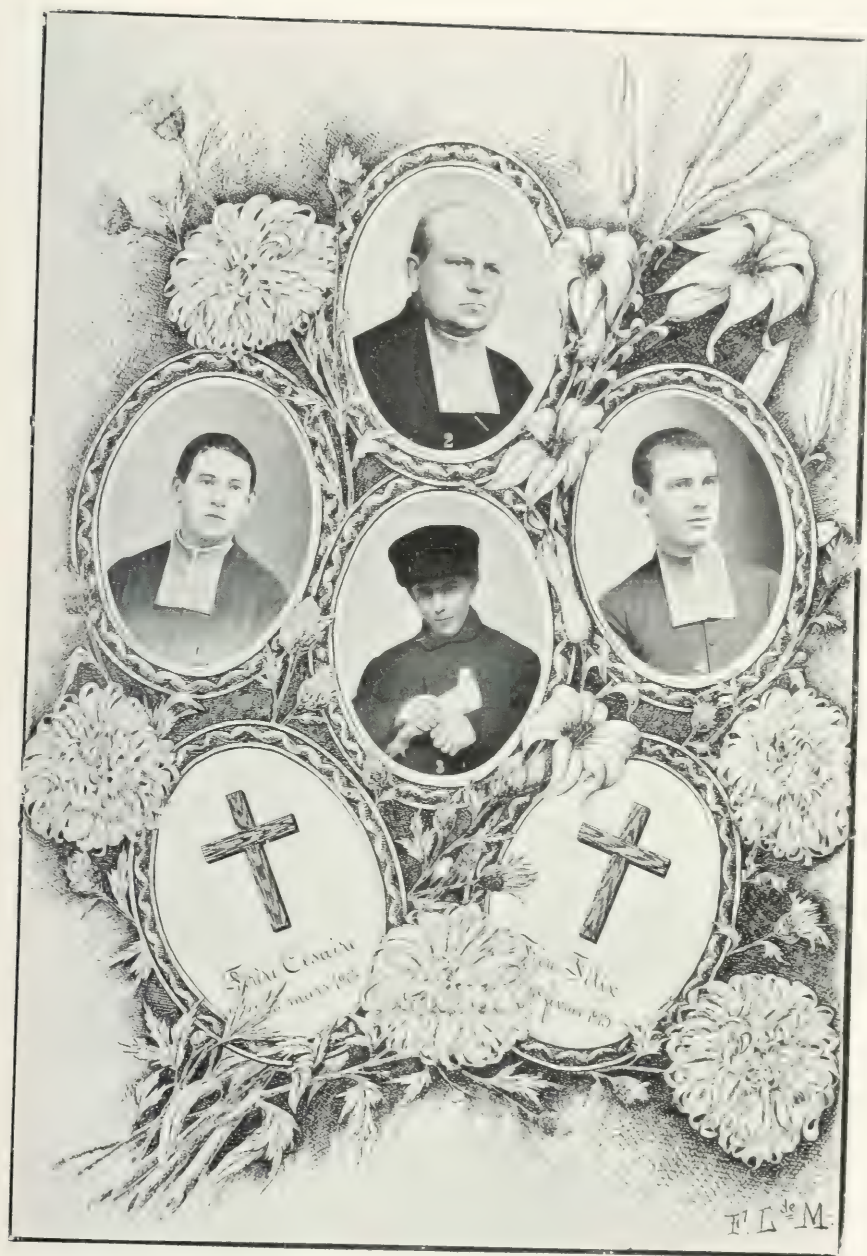
Treize religieux, la plupart à la fleur de l'âge, lui ont été enlevés.

A ces Frères qui furent nos compagnons d'armes, il est juste que nous accordions l'hommage d'un souvenir ému. Certes, leur vie fut sans éclat aux yeux des hommes. Ils avaient quitté le monde et renoncé à tout ce qui peut ici-bas, donner réputation, louanges, honneurs. Ils sont morts sans bruit, comme ils avaient vécu. Sur leur tombe, aucun marbre orgueilleux ne raconte leurs exploits ; seule la croix des humbles, la modeste croix de bois annonce qu'ils ont passé en faisant le bien, disciples de Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Mais leur souvenir ne mourra point. Les enfants qu'ils ont élevés, les Frères qu'ils ont édifiés, l'Institut qu'ils ont servi conservent la mémoire de leur abnégation, de leur dévouement, de leurs vertus.

Nous aimons à penser que du ciel ils s'associent à leurs Frères de la terre pour célébrer le 25[me] anniversaire de l'Œuvre à laquelle ils se sont dévoués, et nous espérons que leur intercession obtiendra de Dieu, pour notre chère Province, des grâces toutes spéciales qui l'aideront à atteindre le double but de toutes les œuvres Gabriélistes : Concourir à la sanctification personnelle des Frères et faire régner Dieu dans l'âme des enfants qui leur sont confiées.



1. F. HYACINTHE. 3. F. AUGUSTE.
2. F. PAUL-DE-LA-CROIX. 4. F. SIMÉON.



1. F. Andréas. 2. F. Dioscore. 3. Herman-Joseph. 4. F. Fulbert.

Frère Hyacinthe.

Mort au Sault-au-Récollet. (9 décembre 1896).

La première fois que la mort vint visiter le Noviciat du Sault-au-Récollet, ce fut pour envoyer à Dieu une âme très pure et très belle, celle d'un jeune professeur de vingt-quatre ans qui semble bien, lui aussi, avoir fourni, en peu d'années, une longue carrière.

Frère Hyacinthe, dans le monde, Emmanuel Philippe Bruhat, naquit le 24 avril 1872 dans le pittoresque village de Condat, Haute-Loire, France, d'une de ces vieilles familles chrétiennes chez qui les vertus tiennent lieu de richesses et la foi de blason.

Aussi, rien d'étonnant si, dès l'âge de treize ans, il demandait, par l'intermédiaire du Curé de sa paroisse, la faveur d'entrer au Juvénat des Frères de St.-Gabriel à Clermont-Ferrand. Admis au nombre des petits aspirants à la vie religieuse, il édifia tous ses petits compagnons par sa piété et sa conduite exemplaire. Quand le temps fut venu de commencer le Noviciat les Supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer à St.-Laurent-sur-Sèvre et là au milieu d'un très grand nombre de novices il ne tarda pas à être considéré comme un modèle. Un de ses confrères a écrit de lui : « Il était d'une piété admirable. On sentait que dans ses rapports avec Dieu il était comme dans son élément. Quiconque le voyait à la chapelle, ne pouvait s'empêcher de penser : « Voilà un ange devant son créateur » (1).

Il fit ses premiers vœux le 26 août 1889. Quelque temps après il revint vers les montagnes natales et débuta comme professeur au Juvénat de Clermont. Son bon caractère et son affabilité lui gagnèrent tous les cœurs et ce fut avec un vif chagrin que deux ans plus tard, ses élèves le virent partir pour le lointain Canada.

Arrivé au Sault en septembre 1891, frère Hyacinthe fut chargé d'une classe au Noviciat. Non content de donner à ses élèves la théorie de la sainteté, il voulut être, ou plutôt il fut sans y penser, un modèle de perfection religieuse.

Très doux à tous, il eut pour lui-même des sévérités excessives qui peu à

(1) Chronique. Avril. 1900, page 93.

peu compromirent sa santé. En janvier 1896 les souffrances qu'il dissimulait de son mieux s'accentuèrent tellement qu'il ne lui fut plus possible de les cacher. La voix était couverte et il commençait à ne parler qu'avec difficulté. Les premiers remèdes n'ayant eu aucun effet, on consulta un médecin spécialiste. Celui-ci constata dès la première visite que le larynx était atteint de paralysie, et déclara en outre, qu'il n'y avait à peu près aucun espoir de guérison. En effet, les remèdes les plus énergiques furent impuissants à enrayer le mal.

Le Frère Hyacinthe ne s'émut nullement de sa situation. Il était heureux de voir approcher le jour de la délivrance. Au mois de juillet à la fin de la retraite annuelle, qu'il voulut suivre jusqu'au bout, les Supérieurs lui permirent de prononcer les vœux perpétuels. Cette faveur le combla de joie.

Quelques jours plus tard l'obéissance l'envoyait faire un séjour à l'Hôtel-Dieu. Cela ne servit qu'à retarder un peu la crise finale. Le 9 novembre, on le ramena au Sault. Il était très affaibli. Tout le monde comprit, et il le comprit aussi, qu'il ne revenait au Noviciat que pour mourir au milieu de ses Frères.

Le 30 il reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction dans les sentiments de la plus grande piété. Les jours suivants furent pour lui des jours de sainte impatience ; il avait hâte de quitter la terre et de s'unir à Dieu. Le moment si désiré arriva enfin. Le mercredi 9 décembre 1896, à 10 heures du soir, Frère Hyacinthe pressant sur son cœur la formule de ses vœux perpétuels et sa consécration à la Très Sainte Vierge qu'il avait écrite et signée de son sang, s'endormit très doucement du sommeil des élus. Ses restes reposent à l'ombre d'une humble croix, dans le cimetière paroissial du Sault-au-Récollet.

Il a laissé à ses Frères avec le souvenir d'une mort très édifiante « les plus beaux exemples de piété, de régularité, de respect pour l'autorité, d'amour du travail, de charité fraternelle, d'esprit de mortification et de tendre dévotion à la Très Sainte Vierge. La mémoire de ce pieux jeune frère sera toujours en bénédiction dans l'Institut, surtout dans la Province Gabriéliste du Canada (1).

Ce magnifique témoignage de celui qui fut le Supérieur du Frère Hyacinthe, pendant les cinq ans qu'il vécut au Canada, montre bien que ceux qui connurent le cher défunt, n'ont point tort de le considérer et de le vénérer comme un saint.

(1) B. C. F. Louis-Bertrand.

Frère Pol-de-Léon.

1883-1902.

Frère Pol de Léon fut une de ces âmes privilégiées que Dieu se plaît à appeler à lui par la souffrance. Il marcha sans faiblesse et sans abattement dans le royal mais âpre chemin de la Croix.

Joseph Piché naquit à Sainte Thérèse de Blainville de parents sincèrement chrétiens. Le bon Dieu l'avait doué d'une bonne intelligence et d'un charmant naturel. L'éducation familiale ne fut point nuisible au développement de ces beaux dons. A l'âge où nombre de jeunes gens subissent une crise déprimante, Joseph qui semblait avoir conservé la candeur et la sérénité d'âme d'un enfant de huit ans, sollicita son admission au Juvénat du Sault-au-Récollet.

Il dit adieu à sa famille le 10 juillet 1897. Dès que les larmes des premiers jours furent séchées il se mit tout de suite à aimer sa nouvelle vie et commença à faire des efforts très sérieux pour mettre sa conduite en rapport avec les pratiques religieuses, afin « d'arriver vite, suivant ses propres paroles, à être digne de prendre le Saint Habit ».

Le jour impatiemment attendu arriva et frère Pol de Léon commença son noviciat avec grande ferveur. Aussi fit-il de rapides progrès dans la piété et dans la mortification intérieure. Naturellement très sensible à la raillerie, il travailla si bien son caractère, qu'au bout de quelques mois, il était parvenu à réprimer ces premiers mouvements d'humeur dont une vertu déjà éprouvée n'est pas toujours maîtresse.

Dieu, cependant voulait le conduire à la perfection par des moyens plus rapides. Au commencement de février 1900, la santé de frère Pol s'altéra d'une façon étrange et inexplicable. Sans raison apparente il tomba dans un dépérissement général et très rapide. Bientôt de violentes douleurs se firent sentir dans les régions lombaires et une protubérance ne tarda pas à se former. On la prit pour un simple abcès et on la traita comme telle. Mais le mal était plus profond et sans tarder les médecins reconnurent que l'abcès était fistuleux. Une opération fut jugée nécessaire. Frère Pol ne s'affecta point à la pensée du scalpel. Au chirurgien qui lui demandait : « En ! bien, mon petit homme, es-tu décidé à te faire opérer ?»... il répondit en souriant : « Mais oui, Monsieur, il le faut bien. Je ne puis pas suivre ma vocation, infirme comme cela. ».... L'opération fut faite, et comme, après deux mois

de convalescence, la plaie paraissait fermée, on crut qu'elle avait parfaitement réussi et que la guérison complète n'était qu'une affaire de jours. On fut vite détrompé. Les troubles recommencèrent plus graves que la première fois. Il fallut de nouveau recourir aux chirurgiens. Avant de se laisser endormir, Frère Pol voulut se confesser et c'est en chantant l'Ave Maris Stella, qu'il reçut les premières applications du chloroforme. Pendant près d'une heure le scalpel fonctionna, s'acharnant à débarrasser l'organisme des moindres fibres contaminées. Mais Dieu ne voulait point la guérison du malade ; par la souffrance il voulait l'emmener vers la sainteté. A mesure que la plaie guérissait, d'autres tumeurs se formaient un peu plus loin. Ce ne fut plus alors qu'une série d'opérations, toutes, d'ailleurs parfaitement inutiles.

Pendant ce temps Frère Pol avançait dans la vie de l'union à Dieu. Malgré d'indicibles souffrances, son visage, quoique très pâle, demeurait souriant. A l'Hôtel-Dieu tout le monde admirait le courage du « petit Frère ». Il était devenu l'objet de l'affection générale, surtout dans le quartier des Prêtres. Bien des infirmes, prêtres ou laïques, venaient journellement le voir, s'édifier de sa patience, de sa piété et même se recommander aux prières du « Petit Saint » comme on l'appela bientôt.

Cependant, malgré tant de marques de sympathie, Frère Pol désirait ardemment revenir au Sault. Il demanda avec larmes cette faveur au Supérieur Général de passage en Canada. Il voulait mourir au milieu de ses Frères.

Installé dans l'infirmerie du Sault, il souffrit et pria pendant 14 mois, donnant à tous ceux qui le visitaient les plus admirables leçons de soumission à la volonté divine.

Le 1er novembre 1901, comme ses forces déclinaient de plus en plus, il demanda qu'on lui permit de s'unir plus étroitement à Dieu en lui laissant prononcer ses vœux de religion. Cette faveur lui fut accordée et bien des fois dans le courant de la journée il s'écria avec ferveur : « Maintenant je mourrai content puisque je suis enfin religieux ! »

Le 15, les derniers sacrements lui furent administrés, mais une amélioration se produisit. Dieu prolongeait son martyre pour embellir encore son âme déjà si belle. Presque toute une année se passa ainsi sans qu'une seule fois le cher malade perdit patience.

Enfin, au commencement d'octobre 1902, la suppuration extrêmement abondante des plaies, annonça que la fin approchait. De nouveau, Frère Pol de Léon reçut les derniers sacrements, renouvela ses vœux de religion avec de vifs sentiments de piété et perdit pour toujours la connaissance des choses de ce monde. Après une agonie de quatre heures et plus de vingt mois de souffrances le « petit saint » s'endormit dans la paix du Seigneur. Il n'avait que 19 ans. C'était le 12 Octobre 1902.

Frère Siméon.

1879-1904.

Le 11 juin 1904, Frère Siméon sortait de la ville de St.-Johnsbury (Vermont), avec plusieurs de ses confrères. Ils marchaient allégrement se hâtant de gagner la campagne afin de jouir de l'ombrage des forêts et de la fraîcheur qu'entretient au fond de sa vallée la rivière Passumpsic. Sans le savoir Frère Siméon allait à la mort.

La chaleur était accablante ; aussi, avant de se remettre en route pour revenir à l'école quelques jeunes Frères résolurent de prendre un bain. Frère Siméon s'éloigna un peu de ses compagnons, voulant, disait-il, avoir un peu plus d'eau pour s'exercer à la nage. Mais encore peu habile dans la natation, il ne tarda point à sentir la fatigue. Il voulut alors prendre pied ; mais le fond de la rivière est très inégal et il se trouva sur une fosse assez profonde. Sans rien dire, pour ne point alarmer ses confrères, il se raidit et se mit à nager vers le point de départ. Ses forces le trahirent et se sentant couler, il n'eut que le temps d'appeler au secours. Un de ses compagnons s'élança vers lui, fut assez heureux pour le saisir comme il allait disparaître une seconde fois et fit tous ses efforts pour l'entraîner vers la rive. Mais, hélas ! paralysé dans ses mouvements par l'étreinte du frère Siméon, le sauveteur vit le moment où il allait sombrer à son tour. « Lâchez-moi, dit-il alors au frère Siméon, nous allons nous noyer tous deux ». Aussitôt celui-ci, desserrant ses bras s'abandonna à l'eau, tandis qu'à grand peine son confrère, à bout de forces, parvenait à prendre pied.

Cependant le Frère Directeur, qui herborisait un peu plus loin, avait entendu les cris d'un troisième frère qui, ne sachant point du tout nager, assistait impuissant à cette triste scène. Il arrive tout essoufflé, et sans prendre le temps d'ôter ses habits, se précipite dans la rivière à l'endroit indiqué. A trois reprises il plonge dans la fosse où Frère Siméon avait disparu ; mais le courant l'avait entraîné plus loin. Enfin, il le trouva, probablement déjà mort, et le remena à la surface. Malheureusement un remou violent se produisait à cet endroit, et malgré ses efforts désespérés, il dut abandonner le corps de Frère Siméon pour ne pas se noyer à son tour. Lorsqu'il fut rendu près de ses Frères atterrés, il voulut quitter ses habits

et plonger de nouveau. Ceux-ci eurent la sagesse de le retenir. Il était épuisé, et ne serait certainement pas revenu.

Quelques heures plus tard, le corps de Frère Siméon était repêché et ramené à St.-Johnsbury. Sa mort tragique causa une grande sensation dans la ville et fit affluer vers les Frères les sympathies de toute la population.

Ses funérailles se firent au milieu d'un grand concours de peuple. Presque tous les Canadiens de la ville étaient présents et les différents corps protestants avaient envoyé des couronnes et s'étaient fait représenter.

Arrivé depuis quelques mois en Amérique, Frère Siméon s'était attiré l'affection de ses élèves et l'estime des parents par sa dignité, sa science et plus encore par sa piété.

Frère Siméon, dans le monde, Louis Auguste Bibard, naquit à La Chapelle-Largeau, (Deux-Sèvres, France) le 10 janvier 1897. Elevé très chrétiennement par sa famille, il fréquenta de bonne heure l'école des Frères et ne tarda pas à éprouver un grand attrait pour la vie religieuse.

A l'âge de treize ans il entra au Juvénat de St.-Laurent-sur-Sèvre où il se fit remarquer par sa vive intelligence et une grande docilité à suivre les avis de ses maîtres. Auguste passa au Noviciat et prit l'habit religieux, avec le nom de frère Siméon, en la fête du Bienheureux Grignon de Montfort, le 28 avril 1894. Il fit ses premiers vœux le 8 septembre 1896, et après son scolasticat, ayant passé brillamment les examens du baccalauréat de l'enseignement moderne, occupa différents postes dans les écoles ou pensionnats de France.

Lors de l'expulsion en 1903 il vint en Canada et passa ses premiers mois au Patronage St.-Vincent-de-Paul, à Montréal. Il alla à St.-Johnsbury dans le courant de l'automne. Au printemps de 1912, les restes du frère Siméon furent exhumés et déposés dans le lot concédé aux Frères de St.-Gabriel, par le Curé actuel de la paroisse catholique de St.-Johnsbury. Après 9 ans, les restes du frère Siméon étaient assez bien conservés. Ils attendent maintenant, sous l'ombre protectrice de la grande croix de la vieille église dont on a voulu orner sa modeste tombe, le grand jour de la bienheureuse résurrection.

Frère Siméon fut pris par la mort à l'âge de vingt-cinq ans, cinq mois et un jour.

Frère Paul-de-la-Croix.

1863-1904.

Provincial du Canada de 1898 a 1903.

Quelques pages ne suffiraient point à esquisser la physionomie morale de l'excellent religieux et de l'homme remarquable que fut le frère Paul-de-la-Croix. Nous nous bornerons à donner une petite chronique de sa vie.

Doué de magnifiques dons d'intelligence, il possédait un grand cœur et une volonté très virile qui lui firent dépenser pour la gloire de Dieu tout ce que le Ciel lui avait donné avec largesse.

Étienne Barneoud naquit à Vallouise, dans les gorges de Briançon le 29 novembre 1863, d'une famille très chrétienne qui a donné quatre des siens à la Religion : Étienne et trois de ses sœurs, religieuses de la Visitation de Marseille.

Presque au sommet des Alpes, au milieu des sites grandioses qui rendent si intéressante cette partie de la France, l'enfance d'Étienne s'écoulait doucement lorsque la voix de Dieu se fit entendre à lui. Comme Samuel, il répondit : « Me voici » ! et le 7 novembre 1877, à l'âge de quatorze ans il entrait au Noviciat que les Frères de St.-Gabriel venaient d'ouvrir dans le vieux couvent des Minimes (1). Il y prit l'habit religieux avec le nom de frère Paul-de-la-Croix. Il avait fait deux ans de postulat.

Après l'émission de ses premiers vœux, il fut envoyé comme maître adjoint à l'Institution des Sourds-Muets de Currière, non loin de la Grande Chartreuse (1881). Il y passa deux ans sous la direction de maîtres experts, à s'initier aux secrets de cet enseignement difficile.

En 1883, les Supérieurs l'appelèrent à remplir un poste dans l'Institution

(1) Ce monastère fut bâti par le marquis Melchior de Forbin en 1618. Les Minimes (Religieux de St. François de Paule) en prirent possession en 1618. Le cardinal Forbin-Janson enrichit la chapelle de précieuses reliques et légua au monastère sa bibliothèque. La Révolution s'en empara comme bien national. Vendu à diverses reprises, il devint finalement la propriété de l'archiprêtre de Forcalquier, l'abbé Ferrasson qui, après l'avoir réparé, l'abandonna aux Frères de St. Gabriel pour y installer un Noviciat.

de Poitiers. Frère Paul quitta ses chères montagnes, et durant treize ans, se dévoua à l'éducation des jeunes sourds-muets. L'ascendant qu'il sut prendre sur les élèves et les corps enseignants de l'Institution fut tel que, lorsque les Supérieurs le désignèrent pour venir en Canada, tout le monde, à Poitiers, crut sérieusement menacée la prospérité de la maison. Et cependant, il faut bien dire qu'il ne chercha jamais à s'imposer à personne. A mesure qu'il avançait en âge, il se conformait de mieux en mieux à sa devise : « Travailler, se dévouer, garder son âme et se cacher... » Mais ses qualités, ses talents, son entrain, son dévouement lui gagnaient tous les cœurs.

Du reste il semblait ne pas s'apercevoir du cas qu'on faisait de lui, et, s'il joignit sa voix au concert de supplication qui s'éleva de l'Institution à l'annonce de son prochain départ, c'est que sa profonde modestie s'alarmait des charges que les Supérieurs avaient dessein de lui confier. Mais, ni les démarches de l'Aumônier et du Frère Directeur, ni la pétition de ses confrères, ni ses propres protestations d'incapacité, d'inexpérience et de jeunesse ne firent revenir les Supérieurs sur leur détermination. Frère Paul se résigna, et après un petit voyage d'adieu dans les Alpes, il s'embarqua pour Montréal (juin 1896).

Deux ans plus tard, en 1898, le frère Louis-Bertrand ayant été nommé Assistant du Supérieur Général par le Chapitre de la Congrégation, Frère Paul fut désigné pour le remplacer comme Provincial du Canada.

Durant les cinq années de son administration, la Province continua à se développer sans subir aucun arrêt, sans éprouver aucune hésitation. C'est que le nouveau Provincial avait tout ce qu'il fallait pour faire un bon Supérieur et un bon administrateur. Il s'occupa très spécialement des Études et leur donna une belle impulsion.

Malheureusement, la pénurie de sujets l'obligeant à conserver la direction du Patronage St.-Vincent de Paul, lui imposa une somme de travail bien au-dessus de ses forces. Les soucis d'administration de cette œuvre joints aux soucis très nombreux du Provincialat, ruinèrent peu à peu sa santé. Ne sachant point écouter son pauvre corps qui s'affaiblissait de plus en plus, il alla jusqu'à ce point d'épuisement que l'on crut un instant qu'il lui serait impossible d'assister au Chapitre de 1903. Mais toujours inflexible dès qu'il s'agissait des intérêts de sa Province, il se mit en route pour la France. Il ne devait point revoir le Canada.

Une terrible affection au larynx s'étant déclarée durant le Chapitre, les Supérieurs résolurent de le confier aux soins de spécialistes pour tacher d'enrayer le mal. Frère Paul-de-la-Croix se soumit humblement. « J'entends m'en remettre en tout aux dispositions de l'obéissance... Le Bon Dieu

sait ce qui nous convient, écrivait-il ; maintenant, comme il voudra et quand il voudra. Je suis prêt à mourir comme à ressusciter à la santé... »

Poitiers d'abord, puis Toulouse, lui furent assignés comme lieu de résidence. A peine arrivé dans cette dernière ville il se traça un règlement de vie. Ne pouvant presque plus parler à cause de la paralysie qui l'envahissait peu à peu, il voulait néanmoins travailler encore, et rendre service. Il écrivait comme premier article de son règlement : .. Je me propose... de prêter mon concours à la tâche commune selon la mesure de mes forces, et de m'attacher à mes devoirs selon les vues de l'obéissance. Religieux, je veux vivre en religieux ; et, comme tel, je demande d'être averti et repris quand ma conduite l'exigera et comme mon Directeur le jugera opportun, sans aucune considération humaine. »

Mais survinrent les lois de proscriptions. Frère Paul dut partir pour l'exil. Il se retira en Italie, à San Remo, petite ville qui se baigne dans l'azur et se mire dans la Méditerranée. Non point qu'il espérât revenir à la santé : les médecins l'avaient condamné et lui-même se sentait bien perdu, mais les Supérieurs voulaient prolonger à force de bons soins, une existence qui était chère à la Congrégation.

Dans cette nouvelle résidence, au rapport des Frères qui vécurent avec lui, Frère Paul fut un modèle parfait du bon religieux. « Jusqu'à son dernier soupir, il fut exact au lever, au coucher et à tous les exercices communs de la maison. Un jour il se reprocha et même s'accusa d'être resté au lit « quelques secondes après le réveil, et cela, par pure paresse. » On ne pouvait se défendre d'une émotion poignante quand on le voyait se traîner ainsi, malgré son épuisement et ses souffrances, jusqu'au rendez-vous de la Communauté. »

Sa paralysie, en effet, gagnait du terrain. Le 11 février 1907, Frère Paul écrivait d'une main alourdie : « Je sens mes forces diminuer de jour en jour, et l'heure sonne où n'ayant ni bras, ni jambes, il me sera impossible de suivre les exercices communs. Depuis quelques jours je ressens à la tête et dans le voisinage du cœur les atteintes de la paralysie... » Et il ajoute un peu plus loin : « Je suis heureux, car je sens que la grâce m'assiste et que la maladie m'est tout à fait opportune et salutaire. » A cette époque il avait de la peine à se servir de ses mains, à avaler sa nourriture. Contrairement à ce qu'avaient prédit les médecins, la maladie n'exerça aucune influence sur ses facultés mentales. Aussi, jour par jour il put suivre les progrès de la paralysie et assister pour ainsi dire à l'anéantissement graduel de son être physique. Un religieux moins avancé que lui dans les voies spirituelles aurait pu s'attrister d'un état si lamentable. Lui n'en éprouva aucune amertume. Pleinement soumis à la volonté divine, il analyse les différen-

tes crises qui surviennent. Après une syncope il écrit : « La paralysie gagne du terrain, l'arrière gorge se resserre ; il m'est de plus en plus difficile d'avaler et la digestion se fait mal. Aucune force dans les bras et dans les mains... Les jambes flageolent et les articulations se raidissent ainsi que le dos et les épaules... Par moment j'éprouve des vertiges et des bourdonnements d'oreilles. » Un peu plus tard il écrivait, comme pour répondre à ceux qui pensaient qu'il devait avoir des heures de tristesse : « Je vous assure que je suis plus gai que j'en ai l'air ; je ne puis pas rire de bouche, elle est paralysée ; mais tout l'intérieur rit. »

Avec cette lucidité d'esprit et cette maîtrise de soi il ne pouvait guère se faire illusion. Quelques jours avant sa mort il écrivait : « Par ce que je ressens, sans vouloir jouer au prophète, comme sans être pessimiste, il me semble que j'arrive à une crise décisive de ma maladie, et que le « Soyez prêt » me convient tout spécialement. Je puis mourir inopinément dans une crise d'étouffement... ou perdre conscience dans une paralysie du cerveau... En prévision de ces éventualités possibles, j'ose demander : 1° D'être franchement averti dès qu'on présumera quelque danger ; 2° D'être assisté des sacrements plus tard ; 3° D'être exhorté à bien mourir et non dupé de ces timides promesses de guérison qui ne servent à rien... »

La veille même de sa mort, il écrivait encore de sa main défaillante, au Révérend Frère Supérieur Général : « Ma maladie est la grâce des grâces ; je crains de ne la pas apprécier assez et de la voir finir trop tôt » ; et, sentant bien que la fin était proche, il ajoutait : « Pardon R. F. Supérieur, et, par votre ange gardien, votre bénédiction pour le jour du départ. »

Le jour du départ devait être le lendemain. Le premier vendredi de novembre 1904, Mgr. l'Evêque de Vintimille l'avait béni et encouragé. Le 8, la nuit s'annonça mauvaise. Frère Paul-de-la-Croix voulut se confesser, être administré, et il désira qu'on lui appliquât l'indulgence des mourants. Vers minuit, il demanda aux Frères qui l'assistaient de réciter le rosaire, puis les prières des agonisants. « Il les suivait et les réglait lui-même dans toutes ces prières, indiquant avec la main ce qu'il fallait dire, et quand on devait s'arrêter, puis continuer. Il gardait toute sa présence d'esprit. »

« Vers deux heures, après plusieurs syncopes plus ou moins prolongées, il se fit remettre sa consécration au Sacré-Cœur par la Très Sainte Vierge, qu'il avait signée de son sang, et qu'intentionnellement il avait déposée près de lui, sur une table. A peine eut-il cette consécration dans les mains qu'il leva les yeux vers le ciel comme pour l'offrande suprême, et quelques secondes après, regardant toujours en haut, il expira doucement. Il avait 41 ans. Voyant qu'il était mort, on lui replaça la tête sur le traversin, et

l'on s'aperçut que déjà sa figure, si horriblement labourée et déprimée par ses longues souffrances, avait la grâce et la fraîcheur de celle d'un jeune homme : ce qui surprit tous les assistants. Quelque chose de calme et de serein y brillait comme le reflet d'un rayon céleste. C'était » la tranquillité dans l'ordre », le « Pax » du Maître au seuil de l'éternité. » (1).

Le corps de Frère Paul-de-la-Croix attend la résurrection dans la terre d'exil, au cimetière de San Remo. (Italie.)

(1) Frère Cyprien, Provincial d'Italie.

Frère Auguste.

1871-1905.

Fortunat Théodule Gauthier naquit à St.-Germain de Gratham comté de Drummond, le 3 janvier 1871. Son enfance s'écoula dans le calme de nos belles campagnes canadiennes, au sein d'une famille chrétienne (1). Ses parents surent lui inculquer, avec les maximes de la piété catholique, cet amour du travail qui caractérise si bien les populations rurales du Canada.

Quand vint l'âge de se choisir une carrière, le jeune Théodule, s'abandonnant à l'attrait qu'il éprouvait depuis longtemps, déclara qu'il voulait apprendre le métier de menuisier. L'apprentissage ne fut guère long, grâce à l'adresse naturelle dont il était doué et aux rares dispositions qu'il avait à s'approprier les secrets du métier.

Vers l'âge de vingt ans il entreprit un voyage aux Etats-Unis. Il voulait s'initier aux méthodes des voisins et sans doute aussi, était-il attiré, comme tant d'autres par l'espoir de faire de grosses journées. Il atteignit les deux buts. Cependant, presque sans s'en douter, il marchait vers un autre. La trépidente activité, pas plus que les facilités qui s'offrent à la jeunesse de s'étourdir, aux Etats-Unis, n'empêchaient la grâce d'opérer en son âme. A l'âge de 22 ans, alors que tout lui souriait, une pensée grave s'était emparée de lui et faisait travailler son cerveau. La journée finie, Théodule montait dans sa chambre de pensionnaire et s'absorbait dans la lecture. Chose remarquable, ce jeune homme lisait des livres pieux ! Il n'avait encore aucune idée de vie religieuse ; mais Dieu, qui avait sur lui des desseins secrets, permettait qu'il trouvât sa dilection dans les pages que beaucoup de chrétiens malheureusement, ne sauraient lire qu'avec ennui.

Après plusieurs mois de pieuses méditations, une impulsion qu'il ne comprenait guère encore, le porta à rentrer en Canada.

Puis la voix de Dieu se fit de plus en plus pressante, et se précisa davantage. Notre Théodule vint donc à Montréal dans le dessein d'y faire des démarches en vue d'entrer chez les Franciscains... Or Dieu avait marqué

(1) Cette famille a donné une religieuse à la Congrégation du Précieux Sang de St.-Hyacinthe.

sa place parmi les Frères de St.-Gabriel ; c'est pourquoi, Il lui ménagea la rencontre, toute fortuite en apparence, du Frère Directeur du Patronage de St.-Vincent de Paul. La connaissance fut vite faite : on parla de vocation, de vie religieuses, etc... des pourparlers s'engagèrent et Théodule résolut de se consacrer au service de Dieu dans l'Institut de St.-Gabriel. Le 27 janvier 1894, il entrait au Noviciat du Sault-au-Récollet.

Dire qu'il se mit sérieusement à l'œuvre de sa sanctification personnelle serait superflu. Il fut, dès le premier jour, un modèle d'application et de piété.

Le 13 novembre 1894, Il prenait l'habit religieux et le nom de frère Auguste. Son temps de probation terminé, il fit ses premiers vœux (14 juillet 1896). Quelques mois plus tard, il débuta dans une petite classe à St.-Thérèse de Blainville. Il demeura trois ans dans ce poste, édifiant ses confrères par son bon esprit et rendant maints services par l'habileté de ses mains. L'obéissance l'envoya à St.-Tite aux vacances de 1899. Là aussi il s'attira l'estime de tous par son humilité, sa douceur et sa prévenance.

Au printemps de 1901, les Supérieurs le désignèrent pour faire partie du premier contingent de la nouvelle mission du Siam. Avec générosité, Frère Auguste se prépara à partir, et vers la fin de juin, il s'embarquait pour l'Europe. Il ne devait pas revoir son pays.

Il s'arrêta à la maison-mère de St.-Laurent-s/Sèvre pour faire les grands exercices de St.-Ignace, prononça ses vœux perpétuels et s'embarqua pour Bangkok, où il arriva après une heureuse traversée.

On espérait que sa robuste constitution lui permettrait de s'acclimater au Siam, mais l'air humide et la grande chaleur de ces contrées eurent vite raison de sa santé. La fièvre s'empara de lui, et dans l'intervalle de deux ans seulement le conduisit aux portes de la tombe. Rappelé en Europe, il dit adieu au pays qui avait pris sa vie, mais qu'il aimait de tout son cœur d'apôtre. Durant quelques mois, il languit au Noviciat de Péruwelz (Belgique). L'air natal l'aurait peut-être remis, mais telle était sa faiblesse, qu'on craignait que la traversée de l'Atlantique ne lui fût fatale.

Enfin, le 24 avril 1905, après s'être tout doucement consumé, avec les plus admirables sentiments de résignation à la volonté de Dieu, Frère Auguste quitta la terre d'exil, laissant à la Communauté le souvenir d'une vie généreusement sacrifiée à la belle œuvre des missions catholiques. Il avait à peine 34 ans.

L'amour du recueillement et une grande dévotion à la Sainte Vierge furent les caractéristiques de notre frère Auguste. Fréquemment absorbé dans la prière, et devenant alors comme insensible aux bruits extérieurs, il s'attira parfois les plaisanteries de quelques Confrères qui l'appelaient en

riant « le Psalmiste » ; mais jamais il ne se montra choqué, et il était le premier à sourire de ces enfantillages.

Presque sans discontinuer, sa main égrenait le rosaire et que de fois, sur les cours ou en classe, ne le surprit-on pas portant pieusement à ses lèvres un crucifix dissimulé dans sa main.

Frère Auguste repose dans le cimetière paroissial de Peruwelz, et les passants aiment à s'agenouiller sur cette tombe où dort, attendant la résurrection, cet enfant du lointain Canada.

Frère Dioscore.

1854-1906.

Notre frère Dioscore, dans le monde, Pierre Bénureau, naquit en 1854 dans la paroisse de St.-Julien de Concelles. (Loire-Inférieure, France.) Sa famille, profondément chrétienne a donné plusieurs des siens à la religion.

Le 23 juin 1870, il entra au Noviciat de St.-Laurent-sur-Sèvre et prit l'habit religieux à la fin de septembre de la même année. Après un noviciat de trois ans, pendant lequel se développèrent cette piété et cette modestie qui furent le cachet de sa vie, il fut admis à prononcer ses premiers vœux. (sept. 1873.)

Peu de temps après il quitta le Noviciat et remplit au Pensionnat et ailleurs différents postes pendant 17 ans. Il avait fait sa profession perpétuelle en septembre 1878.

Pendant les vacances de 1890, il fut désigné par les Supérieurs pour faire partie d'un groupe de Frères qui devaient aller prêter main forte à la jeune Province Gabriéliste du Canada.

Il s'embarqua joyeusement et arriva à Montréal en septembre 1890. Il avait 36 ans.

Après avoir passé une année à l'Orphelinat St.-François-X., les Supérieurs le jugèrent suffisamment initié aux coutumes pour l'envoyer fonder l'école de Ste-Thérèse de Blainville. Frère Dioscore s'acquitta très bien de sa tâche. Plein d'aménité et de dévouement, il eut vite gagné la sympathie de la population, ce dont bénéficia tout d'abord son école.

En 1894, une autre fondation nous ayant été proposée au Diocèse de Trois-Rivières, Frère Dioscore quitta Ste-Thérèse et alla prendre la direction du Pensionnat de St.-Stanislas de Champlain (1894).

Quatre ans plus tard, il quittait ses chères Laurentides pour aller ouvrir l'établissement d'Acton-Vale (Cté. Bagot). Les trois ans qu'il passa dans cette nouvelle école furent laborieusement employés à l'organisation des classes. Là aussi le succès couronna son dévouement et quand, aux vacances de 1901, il fut nommé Directeur de l'école du Sault-au-Récollet, il laissa son établissement en pleine voie de prospérité et toute la population d'Acton-Vale édifiée des exemples de vertu qu'il laissait après lui.

Aux élections capitulaires de 1903, il fut élu par ses Frères et fit, en compagnie du C. F. Paul-de-la-Croix, le voyage de France pour aller représenter la Province au Chapitre général de la Congrégation, où devaient se discuter les intérêts particuliers de chaque Province Gabriéliste.

De retour au Sault, il accepta avec une grande humilité le poste de professeur à l'école d'Ahuntsic. Durant trois ans, on le vit par n'importe quel temps, et n'importe quels chemins, faire matin et soir, le trajet de la maison provinciale à son école. Certes, un homme moins mortifié et moins vertueux, aurait pu bien des fois se plaindre de la longueur de la route et des multiples inconvénients d'une situation si peu en rapport avec son âge et les services qu'il avait déjà rendus ! Mais Frère Dioscore avait été élevé à l'école du Bienheureux Grignon de Montfort. Tout ce qui contrarie la nature et la crucifie était pour lui une bonne aubaine ; aussi n'eut-il jamais la pensée de formuler une plainte et ne témoigna-t-il jamais la moindre répugnance.

Cependant la fatigue qu'il s'imposait avec tant d'abnégation et de courage altéra sa robuste santé. Déjà fatigué au commencement de mai 1906, il fut pris par la typhoïde et dut s'aliter le 18 juin. L'heure arrivait où le bon serviteur de Dieu allait recevoir l'invitation d'entrer dans la joie de son Maître. En face de la maladie il fut ce qu'il avait toujours été, résigné, patient, bon à tous, en un mot, parfait religieux.

Le mal fit des progrès foudroyants. Le 24 juin, une congestion cérébrale se produisit, et quelques heures plus tard, Frère Dioscore couronnant une sainte vie par une sainte mort, rendait sa belle âme à Dieu. Il avait 52 ans.

Tous ceux qui l'ont connu gardent pieusement le souvenir de l'homme au cœur d'or, toujours prêt à rendre service et à se dévouer ; et du religieux accompli, qui, voyant par dessus les divers incidents dont la vie est tissue, le but divin à atteindre, sait rester maître de soi et marcher sans tergiverser vers la perfection, vers Dieu. La bonne humeur du frère Dioscore était inaltérable ; elle est restée légendaire. Que de fois n'entend-on point redire ces mots qui furent sa devise, ou qui, du moins, caractérisent parfaitement son état d'âme : « Toujours heureux, toujours content ! » Des malins l'avaient même surnommé le frère T. H. T. C. Sous une légère teinte d'ironie, ils rendaient hommage à la vertu du frère Dioscore ; car il n'y a que les saints qui aient le secret de se mettre au-dessus des impressions pénibles de la vie et de garder leur âme dans la sérénité et le bonheur.

Frère Ernest.

1885-1907.

Joseph Octave Dagenais naquit le 27 mai 1885, à St.-Jérôme ; mais ce fut Ste-Rose où sa famille se transporta quelques années plus tard, que le jeune homme entendit l'appel du passant divin.

Son âme craintive hésita-t-elle un moment à se rendre à l'invitation de N.-S., nous ne le savons pas, mais le fait est qu'il n'entra au Noviciat que le 20 novembre 1902, plusieurs années après avoir terminé ses études primaires. Comme un trop grand nombre de jeunes gens, en faisant ses adieux à l'école, il les fit également à ses livres ; aussi, quand au postulat il fallut les revoir, ceux-ci refusèrent d'avoir avec lui des relations amicales, et Octave dut renoncer à « ajouter la science à la vertu ». Aussi son ambition se tourna-t-elle tout entière vers l'acquisition de la science des saints. Il n'avait que faire de l'autre, après tout, puisqu'il devait si tôt faire connaissance avec les bienheureux habitants du Ciel. Dieu fait bien ce qu'il fait!...

Le frère Ernest prit l'habit le 26 juillet 1903, et quelques mois plus tard, tout en suivant les exercices du Noviciat, il commençait son apprentissage en l'art culinaire. S'il fut toujours et partout homme de devoir et de bonne volonté, dans l'exercice de son emploi, il révéla de plus un jugement d'autant plus remarqué que jusqu'alors il l'avait caché sous une ingénuité telle qu'elle fut le caractère distinctif du novice. Du frère Ernest on disait justement : « Voilà un... vrai novice, en qui il n'y a point de feinte ».

Il prononça ses vœux le 2 juillet 1905, et à la fin d'août tandis que ses confrères de profession prenaient le chemin des établissements, lui, plus heureux, comme il le disait, poursuivit l'œuvre de sa sanctification dans le même emploi et sous le toit béni qui abrita son enfance religieuse.

Joyeusement, en effet, il se sanctifiait à la cuisine, quand le Bon Dieu vint lui offrir le moyen d'accélérer sa course vers les sommets de la perfection religieuse. Il fut pris par la typhoïde au printemps de 1906. Cette maladie fut assez bénigne apparemment, mais en disparaissant elle laissait l'organisme affaibli, dans un état propice à l'éclosion d'un mal plus grave.

La convalescence finissait à peine que frère Ernest ressentit une violente douleur à la jambe. L'articulation du genou ne tarda pas à être gênée. Après les premiers soins, donnés par le frère Infirmier, on eut recours au

médecin qui ne fut pas plus heureux. Les rayons X révélèrent l'existence d'un abcès phlegmoneux. Une opération s'imposait. Le bon frère prévenu de la gravité du mal, ne s'émut point à l'idée du bistouri chirurgical. Il puisa dans la prière le courage dont il avait besoin, et fit dès ce moment le sacrifice de sa vie.

L'opération sembla bien réussie d'abord, mais quelques jours plus tard, la fièvre survint, et Frère Ernest dut s'aliter. La mal n'avait pas été complètement extirpé ; les douleurs reprirent de plus en plus aiguës. On jugea bientôt qu'il était prudent de lui administrer les derniers sacrements. Frère Ernest les reçut avec une grande piété, et quelques heures après, son âme s'échappa du pauvre corps qui avait enduré d'indicibles souffrances. (14 janvier 1907.)

La dépouille mortelle de ce jeune religieux de 22 ans attend la résurrection au cimetière paroissial du Sault-au-Récollet.

Frère Césaire.

1888-1907.

Par une belle journée de printemps, un jeune malade regardait à travers les vitres de l'infirmerie, les saules dont les bourgeons commençaient à laisser sortir quelques tendres feuilles. Tout à coup, un confrère qui connaissait suffisamment ses dispositions intimes pour ne pas être indélicat, lui dit à brûle pourpoint : « Mon frère, voyez ces bourgeons ; ils donnent déjà naissance aux feuilles qui couvriront votre tombe »... — Tant mieux, répondit le malade en souriant, qu'ils se hâtent ! » Ce malade si résigné et si impatient de partir était notre frère Césaire.

A première vue cependant on aurait cru être en présence d'un jeune homme plein de vie. Sa puissante musculature, sa voix très sonore étaient loin d'annoncer un consomptif. Et pourtant, comme ces fruits qui semblent murs et se détachent avant l'heure, de la branche, frère Césaire, en dépit, de ses belles apparences, touchait au terme de la dernière période de la tuberculose et n'avait plus que quelques jours à vivre.

Moins d'une semaine après la petite scène que nous avons raconté, ce jeune frère âgé de 19 ans, mourait doucement, et son corps allait reposer à l'ombre des feuilles nouvellement nées aux arbres du cimetière du Sault-au-Récollet.

Frère Césaire, dans le monde, Eustache-Philibert Giguère, naquit à St. Janvier de Weedon, Comté de Wolfe, le 4 janvier 1888.

Il entra au Noviciat du Sault en septembre 1902. L'année suivante il revêtait l'habit religieux en la fête de St. Joseph. Sans avoir rien d'extraordinaire, sa conduite, durant son temps de probation donnait à espérer qu'il ferait un bon religieux.

Il prononça ses premiers vœux le 2 juillet 1905 et entra immédiatement au scolasticat. Il avait grande envie d'apprendre, aussi se jeta-t-il dans l'étude avec tout l'élan dont est capable, une volonté énergique servie par une bonne intelligence et un physique qui semble défier la maladie. Mais combien fragiles sont les espérances humaines ! quelques semaines plus tard, frère Césaire avec quelques autres scolastiques, avait passé les heures d'un congé à remuer les roches de la grève. Vers le soir il fut pris d'un frisson bientôt suivi d'un peu de fièvre. Le lendemain, comme le malaise persistait

Chant "NATIONAL" des "Lapins"

Nous formons la bande joyeu - se Des "Lapins de l'Or - phelinat". La bande parfois tapageuse: Tra la la la la la la la la! Amis chantons tra la la la! Avec entrain a - vec fla fla! Quand on est à l'Orphelinat On est joyeux on est joyeux com'ça!

2

Nous adorons notre Collège
Où nous vivons heureux, en rois,
Et nous avons le privilège
De sortir une fois par mois.

3

Chaque matin c'est la clochette,
Quand nous sommes si bien au chaud,
Qui nous chasse de la couchette:
"Benedicamus Domino!"

4

Pour bien des gars c'est un martyre
Mais que faire? Ils ne peuvent rien:
Faut bien se lever, sans rien dire:
Coquin de sort! ah! nom d'un chien!

5

Et puis, la cloche nous appelle,
Vite on se forme sur deux rangs:
C'est pour aller à la chapelle
Et y prier en bons enfants.

6

La messe dite, on se dépêche
De descendre pour déjeûner;
Là les babines l'on se lèche,
Sans craindre de se les beurrer.

7

Vrai, nous "tapons" dans la mélasse,
Le sirop ou le saucisson;
Nous nous bourrons la "calebasse"
C'est à vous donner le frisson.

8

You bet, nous faisons du tapage
Pendant la récréation...
Car, si les "lapins" sont en cage,
Sûr, ils ne sont pas en prison.

9

Arrive l'heure de la classe,
Les bras croisés tous nous montons;
Nous allons prendre notre place,
Etudier notre leçon.

10

Mais si par hasard la paresse
Nous tend un piège . . . Ah! gare à nous:
Le très Cher Frère nous "caresse"
Et vite nous colle à genoux.

11

Notre bon ange tutélaire,
Nous prodigue tout son amour:
Car Monseigneur, en tendre père,
Nous visite trois fois le jour.

12

Quand vient le soir c'est la prière,
Puis nous descendons au dortoir,
Faire un dernier "Au nom du Père"
C'est assez, mes amis, Bonsoir.

il alla voir le Frère infirmier. Celui-ci le crut atteint d'un gros rhume et le soigna en conséquence. Le médecin lui-même ne vit pas autre chose pour le moment. Toutefois, au bout de trois semaines, comme pastilles ni sirops n'amenaient aucun mieux sensible, on commença à s'alarmer. Le médecin l'examina de nouveau très longuement et constata que les poumons étaient légèrement attaqués. Mais Frère Césaire avait une telle apparence de robustesse que chacun crut qu'il suffirait d'un peu de repos pour le ramener à la santé. Les Supérieurs l'envoyèrent à St.-Tite respirer l'air pur des montagnes.

Vaines sollicitudes ! Dans les Laurentides comme sur les bords de la Rivière des Prairies, la maladie fit son chemin. Après un séjour de trois mois il dut reprendre la route du Sault. Il y revenait pour mourir.

Frère Césaire le comprit et, sans s'affecter le moins du monde, il se prépara au grand jour. Sa piété que l'exubérance de vie et son naturel fougueux avaient jusque là dissimulée, se manifesta dans toute sa sincérité. Elle alla même en progressant à mesure que le terme approchait. Comprenant alors le bonheur de la vie religieuse, il voulut faire œuvre d'apostolat et demanda à Dieu de lui envoyer un remplaçant. Il fut exaucé. Quelques jours avant de mourir, il eut la suprême consolation de voir un de ses jeunes frères entrer au Juvénat

A l'âge de dix-neuf ans, Frère Césaire rendit son âme à Dieu en invoquant la Sainte Vierge. (16 mars 1907).

Frère Siméon.

1885-1908.

Welly Chevrigny de la Chevrotière naquit le 25 février 1885 à Iron Mountain, dans l'Etat du Michigan, (E.-U.) d'une vieille famille de bonne noblesse à qui les malheurs des temps ont fait perdre son prestige et son lustre d'autrefois.

Peu de temps après la naissance de cet enfant, ses parents rentrèrent au Canada et allèrent se fixer dans la petite ville de St.-Tite, au pied des Laurentides. Peut-être la Providence les amenait-elle là pour favoriser l'accomplissement de ses desseins sur leur fils à qui elle voulait donner ce qui vaut mieux que la fortune et qu'un grand nom : la vocation à la vie religieuse.

L'enfance de Welly n'eut rien d'extraordinaire. Jusqu'à l'âge de seize ans il fréquenta l'école des Frères, et rien de saillant ne le fit remarquer parmi ses camarades.

Une fois sorti de l'école il lui fallut s'orienter vers un but. Il tâtonna, essaya divers genres de vie, même celui d'homme de chantier, mais ne put s'attacher à aucun. Il semblait dépaysé. Le contact du monde froissait cette âme que la fréquentation assidue des sacrements avait conservée pure. Par contre coup, mais à son insu peut-être, un sentiment nouveau germait dans son cœur. Croissant à chaque nouvelle lutte, rendu plus fort par chaque nouveau déboire, ce sentiment ne tarda point à se transformer en ardente aspiration vers la vie religieuse. La voix de Dieu se faisait entendre.

Il entra au Noviciat du Sault-au-Récollet le 28 avril 1905 jour de la fête du Bienheureux Grignon de Montfort. Un flôt de paix divine envahit aussitôt son âme et sans plus tergiverser il se mit à courir dans les sentiers de la perfection. La recherche de la mortification volontaire fut la caractéristique de cette période de sa vie. Il aurait commis des excès si l'obéissance ne l'avait retenu.

Le 26 juillet 1907 il fut admis à prononcer ses premiers vœux. Quelques mois plus tard il fut chargé d'une classe à l'école de Ste-Thérèse de Blainville. Il s'acquitta de ses fonctions avec ponctualité et dévouement et la première année, toujours critique pour les débutants, se passa bien pour lui.

Après la sortie de ses élèves, Frère Siméon s'empressa de faire inscrire son nom sur la liste des étudiants du Cours des vacances, et en dépit des fortes chaleurs, s'imposa un travail obstiné.

C'est quelques jours après la rentrée de septembre 1908 qu'une lésion pulmonaire se produisit, provoquant une légère hémorragie suivie de fièvre et de quelques accès d'étouffement. Le repos complet fut prescrit et on le ramena au Sault. Mais son état s'aggrava rapidement malgré tous les soins qui lui furent prodigués. Le 16 décembre 1908, vers le soir, on jugea prudent de l'administrer, mais on ne croyait point à un dénouement immédiat. Le prêtre s'était à peine retiré qu'une crise de suffocation survint ; elle ne dura point, mais il était très affaibli. Trois heures plus tard la crise libératrice se produisit, et l'âme du frère Siméon s'envola vers le Ciel.

Aussitôt après la mort, les traits convulsés par la suprême souffrance se détendirent, et le visage prit un air si souriant que la mère du cher défunt, arrivée trop tard pour lui fermer les yeux, ne put s'empêcher en le voyant de s'écrier « Oh ! c'est un saint ! » Telle fut aussi l'impression de tous ceux qui purent contempler le reflet de céleste sérénité dont Dieu semblait avoir auréolé la tête de ce jeune religieux de vingt-trois ans.

Frère Fulbert.

1888-1909.

Joseph-Adélard Beaugrand, dit Champagne, naquit dans la petite ville d'Acton-Vale (Cté. de Bagot), le 18 juillet 1888. Il eut le bonheur d'avoir des parents profondément chrétiens qui exercèrent sur son enfance la vigilance la plus attentive. Sa digne mère en particulier veillait avec un soin jaloux sur son innocence et ne lui permettait que très rarement d'aller vers ses compagnons du voisinage. Elle exigeait rigoureusement que l'enfant se rendît directement à l'école, et qu'il revînt de même sans jamais prendre le chemin des écoliers.

Aussi, rien d'étonnant si dans une âme objet de si tendres soins, Dieu se plut à jeter les germes de la vocation à la vie religieuse ! Ils s'y développèrent doucement et le 7 juin 1902, Joseph-Adélard Champagne, âgé de 14 ans, entrait au Juvénat du Sault-au-Récollet.

Là, comme à l'école d'Acton, dit un de ses directeurs, il garda l'empreinte de l'éducation familiale. Simple, timide, parfois rêveur, il suivait sans bruit la route du devoir. Mais son Maître des Novices ne tarda pas à observer que le jeune postulant, possédait, avec une piété sincère, une grande délicatesse de conscience : le moindre mot léger troublait la sérénité de son âme.

Quoique bien doué sous le rapport de l'intelligence, la littérature lui fut toujours antipathique. En revanche, il avait un goût très prononcé pour le dessin, et de remarquables aptitudes pour réussir dans cette branche des beaux-arts.

Il prit l'habit religieux et le nom de Frère Fulbert le 2 février 1904. Son année de Noviciat se passa très bien, et sans difficulté, il fut admis à émettre ses premiers vœux à la fin du temps de probation.

En 1906 il alla à St.-Tite prendre la direction d'une classe de 86 petits élèves. Il se tira d'affaire merveilleusement, et tel fut l'ascendant qu'il sut prendre sur eux qu'il les amena, chose extraordinaire, à venir lui demander une pénitence lorsqu'ils s'étaient mis dans leur tort... ! Inutile d'ajouter que ces enfants firent des progrès... et que Frère Fulbert se prit à aimer St.-Tite comme un coin du Paradis.

Néanmoins il dut le quitter un jour. En dépit de sa bonne volonté et de

son énergie la fatigue eut raison de sa santé, d'ailleurs très délicate. On le condamna au repos et Le Sault lui fut assigné comme lieu de résidence. L'obéissance venait de mettre sur ses épaules une bien lourde croix.

L'année 1908 se passa bien lentement pour lui. Trop vertueux pour avouer la souffrance intime que lui causait la nostalgie du coin de terre aimé, il languit sans se plaindre, essayant même de se distraire par de petits travaux. Mais l'espèce de prostration morale dans laquelle il était tombé le mettait en bien mauvaise position pour lutter contre la maladie. Après quelques mois passés à l'école du Sault ou à l'Assomption, il dut s'avouer vaincu. L'anémie prenait le dessus.

En vain essaya-t-on, aux beaux jours de 1909, d'un séjour au pays de ses rêves. Un petit trouble d'estomac anéantit en quelques jours les bons effets de plusieurs semaines. Aussi, lorsque la retraite annuelle le rappela au Sault, Frère Fulbert, plus découragé que jamais, vit bien qu'il était perdu.

Il fit cette retraite comme devant être la dernière de sa vie. Les inquiétudes, les moindres doutes, tout fut réglé avec un soin minutieux ; ses notes donnent l'idée la plus édifiante de sa grande délicatesse de conscience. A plusieurs confrères, partant pour leurs établissements, il fit ses adieux. « Je ne guérirai pas, disait-il, cette année sera ma dernière ».

Rien cependant, ne justifiait de telles prévisions. Chacun ne voulait voir dans cette déclaration du cher malade que le fait d'une imagination qui se frappe et penche au pessimisme. Néanmoins, le bon frère était pleinement convaincu que Dieu ne tarderait pas à l'appeler à Lui. Le 23 août 1909, tout en s'amusant, il annonçait encore qui allait bientôt mourir.

Or, dix jours après la retraite, le 25 août, de violentes douleurs intestinales survinrent tout à coup, une occlusion se déclara, et le lendemain, dans la matinée, notre frère Fulbert, donnant raison à son pressentiment, rendit pieusement son âme à Dieu. Il avait 21 ans.

Quelques mois après la mort de ce jeune frère, son ancien directeur spirituel, Monsieur le Curé de St.-Tite, disait au jeune novice qui venait de recevoir le nom de frère Fulbert : « Vous avez un beau nom, mon petit frère ; c'est le nom d'un saint. Imitez le défunt frère Fulbert et invoquez-le. Il n'est pas permis de lui rendre un culte public, mais invoquez-le. Moi, je l'invoque comme un saint ».

Ceux qui ont vécu dans l'intimité de ce bon frère, sont du même avis et ne doutent pas que son âme soit en état de répondre à leurs pieuses invocations.

Frère Andréas.

1884-1910.

Frère Andréas, dans le monde, Mathurin Leray, naquit à Grand Champ, (Morbihan, France), le 14 juin 1884, d'une famille de cultivateurs toute animée de la légendaire foi bretonne.

Il fréquenta l'école paroissiale dirigée par les Frères de Ploermel et les jours où il n'y avait point classe, l'écolier allait dans la lande surveiller les troupeaux de la ferme paternelle. De très bonne heure, à douze ans, il vint rejoindre son frère au Juvénat de St.-Laurent. D'un naturel très doux et fort timide, il se trouva tout d'abord un peu dépaysé au milieu de petits confrères dont il ne possédait qu'imparfaitement la langue. Mais les vapeurs nostalgiques ne tardèrent point à se dissiper, et Mathurin se prit à chérir ce petit coin de terre où tout parle de Dieu et du Ciel. A partir de ce moment, il se fit remarquer par sa piété et son ardeur au travail.

En octobre 1899, il entra au Noviciat, et en janvier 1900, prit l'habit religieux et le nom de frère Andréas. Les qualités qui l'avaient fait remarquer au Juvénat ne firent que se développer durant son année de probation.

Les Supérieurs ayant demandé au Noviciat de St.-Laurent des jeunes gens déterminés pour aller au Noviciat du Sault-au-Récollet, frère Andréas se présenta joyeusement et fut agréé. Le 27 octobre 1900, avec quelques confrères, il arrivait à Montréal, et dès le lendemain se remettait au travail de sa formation religieuse.

Il prononça ses premiers vœux en juillet 1901 et bientôt après alla débuter dans l'enseignement à St.-Martin. Il réussit très bien dans sa petite classe, et ce fut avec chagrin qu'il reçut la nouvelle de son changement. Mais très soumis à ses Supérieurs, il ne fit pas la moindre réflexion et se rendit au Collège de Montréal comme surveillant d'étude au Cours préparatoire. (Septembre 1903.)

L'année suivante on lui confia une classe dans l'école de la paroisse Ste-Hélène qu'on vanait de confier aux Frères de St.-Gabriel. C'est là, dans un réduit malodorant, sans lumière et sans air, où furent entassés les pauvres élèves du quartier que la phtisie guettait le jeune frère.

Les premiers symptômes se manifestèrent par un épuisement général qui le contraignit à prendre du repos. Bien soigné dès le début, on espérait

pouvoir enrayer le mal, mais Dieu en avait décidé autrement. Une pleurésie survint qui gâta tout. Cependant le malade se remit encore si bien et si promptement que l'on crut pouvoir lui donner à faire une petite étude à St.-Martin. Il passa l'année tant bien que mal et put même commencer l'année suivante. Mais aux premières journées froides de l'automne, le mal qui le minait sourdement s'accentua. Force lui fut d'abandonner son poste et de retourner au Sault. Très résigné, sans tristesse aucune, il disait à ceux qui lui demandaient des nouvelles de sa santé : « Je n'en ai pas pour longtemps ». Le cher malade se trompait. Dieu qui connaissait quel suave parfum renfermait ce vase fragile, voulait le laisser s'évaporer doucement, doucement. Deux années entières, Frère Andréas édifia la Communauté par sa douce résignation.

Enfin les jours de délivrance arrivèrent. « Le 10 avril, vers cinq heures du soir, raconte un confrère, au milieu d'une conversation, au lieu de répondre à la question qu'on lui posait, il se mit tout à coup à murmurer des prières : c'était le délire ». Le lendemain la connaissance revint et il reçut le Saint Viatique. Dieu ne voulait pas laisser partir son petit serviteur sans se donner à lui comme compagnon de route ! Quelques minutes plus tard, le délire reprenait, il ne le quitta plus jusqu'à la mort. Il rendit son âme à Dieu le 14 avril 1910 à l'âge de 26 ans.

Nous reproduisons le sonnet tout parfumé des plus purs sentiments de l'amitié chrétienne que lui dédia un de ses compagnons de souffrance.

Au Cher Frère Andréas.

Ta résignation nous apprenait à lire
Les desseins du Très-Haut à travers nos malheurs.
Résigné ! tu le fus ! Jusque dans ton délire
Tu n'as jamais rêvé que des mondes meilleurs.

Tu meurs, Frère Andréas, sans perdre ton sourire ;
Ton calme ne fut point troublé par tes douleurs !
L'idéal de ta vie est facile à décrire :
« Tu courais vers Dieu seul sans regarder ailleurs. »

Tu ne fis point de bruit, tu n'avais d'autre envie
Que de peindre Jésus doucement dans ta vie.
Sans attirer sur toi les regards indiscrets.

Puissions-nous, comme toi, supporter la souffrance,
Voir approcher la mort sans peur et sans navrance,
Et comme toi, partir sans crainte et sans regrets !

Frère Herman-Joseph.

1885-1910.

Le 2 juin 1885 naissait à St.-Maixent-sur-Vie, petite paroisse du Marais Vendéen, Abel-Léon Doux qui, après quelques lustres seulement devait s'envoler au Ciel, non toutefois, sans avoir rendu très doux son souvenir, et bien sympathique le nom religieux de frère Herman-Joseph.

De bonne heure il goûta aux amertumes de la vie. Les premières larmes dont il gardait le souvenir furent celles qu'il versa en embrassant sa mère morte. Il devait avoir quatre ans. Heureusement une sœur déjà grande était à la maison ; elle s'attacha à lui et lui servit de mère jusqu'au jour où dut commencer la vie d'écolier.

Petit de taille, mais d'une intelligence très vive, avec une aptitude remarquable à saisir le côté plaisant des choses, il était d'une humeur joviale qui lui conciliait l'amitié de ses camarades, en même temps que son naturel espiègle et un peu taquin lui attirait parfois de vertes semonces de la part de la maîtresse d'école.

Au demeurant, c'était un charmant enfant qui savait déjà prendre la vie en philosophe, oublier une peine dans un éclat de rire et une réprimande dans une partie de ningue sur les fossés du Marais. Avec cela, un cœur sur la main et nulle méchanceté.

Le Curé de St.-Maixent le prit en particulière affection lorsque la mort de son père l'eut rendu tout à fait orphelin, et vers sa treizième année, comme des marques bien certaines de vocation apparaissaient en lui, il le fit admettre au Juvénat de St.-Laurent-sur-Sèvre. C'était en 1898.

L'âge vint de prendre l'habit religieux. Il s'en revêtit avec bonheur le 28 avril 1901 ; le nom de frère Herman-Joseph fut donné au nouveau novice.

Le 6 août 1902, frère Herman prononça ses premiers vœux et fut envoyé au Scolasticat de Clavières. Cette période de sa vie religieuse fut troublée par les évènements suscités par la politique antireligieuse du Parlement français. Le 28 avril 1903, le Scolasticat dut être licencié et Frère Herman, l'âme remplie de tristesse, prit le chemin du pays natal.

Peu après cependant, il put reprendre au Pensionnat de St.-Laurent ses études interrompues. Au mois de juillet, il affrontait avec succès les jurys universitaires. Les Supérieurs l'envoyèrent alors en Angleterre préparer les examens pour l'obtention du « Certificate of Matriculation ». A Tré-

guier, tout en attendant le bateau qui devait lui faire passer la Manche, il eut la satisfaction de se mêler aux Catholiques de l'endroit pour protester avec eux contre l'injure faite à la Bretagne et à la France chrétienne par la racaille gouvernementale et anarchiste à l'occasion de l'érection d'une statue de Renan.

Au mois d'août 1904, il reçut obédience pour se rendre en Canada. A peine arrivé, il prit son poste à l'école Ste-Hélène. Le début fut rude dans ce misérable local de la rue St.-Maurice, où 200 élèves se trouvèrent entassés dans des classes sombres et malpropres. Avant la fin de l'année il dut se mettre en vacances. Le grand air le remit un peu. « Retapé », comme il disait joyeusement, il prit la route de St.-Tite ; on espérait qu'un séjour dans les Laurentides achèverait de le guérir. Il n'en fut rien. Quelques mois de travail suffirent à l'abattre de nouveau. La tuberculose se déclara.

Très énergique, frère Herman, lutta courageusement contre le mal, et l'on crut à plusieurs reprises qu'il aurait le dessus. Mais Dieu voulut que la maladie triomphât. Doucement elle accomplit son œuvre destructive et mina sourdement l'organisme du bon frère.

Enfin le grand jour arriva. Muni des sacrements de l'Eglise, très doux, très résigné à la mort qui venait, frère Herman prononça ses vœux perpétuels, reçut la communion et quelques minutes après, avec les dernières paroles de la prière des mourants, sa belle âme monta vers Dieu.

C'était le 10 décembre 1909. Il avait 24 ans. Un confrère lui a dédié ce joli sonnet.

Au frère Herman-Joseph.

Intimement unis dans la même souffrance,
Nous pûmes bien des fois pénétrer dans ton cœur ;
On y trouvait surtout la joie et la vaillance
Qui te faisaient si fort dans l'austère douleur.

Nous n'eûmes pas, bien sûr ta mâle patience,
Ni ta douce gaîté, ni ta virile ardeur ;
Tes aimables vertus, par ta douce influence,
Adouciront pourtant notre commun malheur.

Si du devoir, parfois, semble amère l'écorce,
Nous saurons, comme toi, puiser en Dieu la force
De boire en souriant à la coupe du fiel.

Revivre tes vertus sera notre devise ;
Fais pour nous, frère Herman, qu'elle se réalise
Afin que nous puissions te retrouver au Ciel.

Frère Félix. (Scolastique).

1895-1913.

Quelques mois seulement avant la célébration des fêtes jubilaires la mort, une fois de plus a visité le Noviciat du Sault-au-Récollet, et nous a pris un jeune scolastique de 18 ans. Dieu, sans doute, voulait le faire participer au jubilé céleste que célèbrent là-haut nos chers disparus, communiant en allégresse avec leurs confrères vivants de la province Canadienne.

Néanmoins, dire adieu à la terre à cet âge où de belles illusions s'unissent à de légitimes espérances pour rendre la vie séduisante, ne va point toujours sans de durs déchirements. Frère Félix eut ses heures d'angoisses ; mais dès que le mal prenant le dessus lui eut fait connaître le vouloir divin, il se soumit pieusement et se prépara au départ. Il fut d'ailleurs facile à ceux qui l'approchèrent dans la dernière phase de sa maladie, de constater combien la sainte Vierge, envers laquelle il était très dévot, l'aida à se résigner. Il s'était consacré à cette bonne mère comme le conseille notre Bx. Père Grignon de Montfort, et celle-ci en retour fit naître en son cœur un ardent désir d'aller au ciel. Trois heures avant sa mort, le cher malade répétait encore au Frère Directeur du Noviciat ces mots qui étaient devenus sa plainte quotidienne : « Notre Seigneur ne vient pas me chercher, dites-lui donc de venir ».

Georges Henri Chalifoux naquit à Ste-Rose, (paroisse du diocèse de Montréal) qui a donné sept de ses enfants à l'Institut des Frères de St.-Gabriel. Il puisa au sein de sa famille les sentiments de piété qui, se développant sous la direction de nos frères chargés de l'école paroissiale, ne tardèrent pas à faire éclore en son âme la vocation à la vie religieuse. Il entra au Juvénat de Sault-au-Récollet à l'âge de 13 ans.

Tout de suite il se fit distinguer par son amour de la prière et sa bonne conduite qui lui avaient valu d'être choisi par ses compagnons de l'école comme Capitaine des « Cadets » du Sacré Cœur ».

Il prit l'habit religieux et le nom de frère Félix le 28 avril 1911. Son noviciat ne fut que la continuation et le développement de la belle vie qu'il menait dès ses plus tendres ans. Malheureusement, les fatigues inhérentes à l'année de probation jointes à un développement physique trop soudain qui s'opéra vers cette époque, affaiblirent son tempérament et le prédisposèrent

aux atteintes de la thyphoïde. Celle-ci céda aux bons soins du médecin, mais la tuberculose était entrée à sa faveur, et s'installait en maitresse dans ces pauvres poumons de convalescent. On crut, comme on croit toujours en pareil cas, que les beaux jours et le bon air remettraient le malade sur pied, et les Supérieurs lui permirent de prononcer ses premiers vœux le 1er avril 1912.

Cependant, ni la belle saison ni les prières que le Noviciat fit pour lui n'amenèrent la guérison espérée. Aux premières froidures de l'automne il fut évident que le pauvre scolastique était frappé à mort et chacun se persuada, en voyant les rapides progrès du mal, que le jeune frère s'en irait avec les feuilles.

C'est alors que Frère Félix éprouva les angoisses de la mort. La nature voulait vivre et la maladie l'emportait. Mais la grâce divine vint au secours de l'esprit affolé des appréhensions de la chair luttant en vain contre la dissolution. Le sacrifice fut accepté, et le calme que Dieu accorde aux saints, innonda entièrement son âme. « Je ne savais pas qu'il fut si doux de mourir » disait-il après une hémorragie qui faillit l'emporter, et il ajoutait en souriant : « Non, la mort n'est pas une peine, c'est un plaisir ».

A partir de ce moment il ne cessa d'appeler l'heure de la délivrance, et ce n'est que par un sentiment de touchante soumission à la volonté divine et pour faire plaisir à ses directeurs, qu'il joignait à ses instantes prières au Maître de venir le chercher, ces mots de résignation : « Si cela vous plaît, ô mon Dieu ! »

Notre Seigneur fit la sourde oreille une bonne partie de l'hiver. Enfin, répondant à ses désirs, il vint à lui le 18 février 1913, vers 4 heures du soir, et d'une main amoureuse, détachant la jeune âme de sa fragile enveloppe ravagée par la phtisie, lui permit de prendre l'essor vers son divin Cœur, vers le Ciel.

Le père et la mère du Frère Félix étaient présents lorsqu'il expira. Plus édifiés que peinés de la mort de leur cher enfant, ils baissèrent respectueusement les paupières sur ses yeux éteints, remerciant Dieu de leur avoir fait la grâce de donner la vie terrestre à ce jeune homme qui venait de les quitter avec toutes les marques de la bienheureuse prédestination.

Résumé Chronologique

ET

Statistique.

Dates.		Nombre de Classes.	Nombre de Frères.	Nombre de Elèves.
1888	Arrivée des Frères de St.-Gabriel au Canada. Ils prennent la direction de l'Orphelinat St.-François-Xavier.			
1890	Ouverture du Noviciat.			
»	Ecole de l'Assomption	3	3	130
»	Cours commercial de St.-Johnsbury (Vermont)	5	6	190
1891	Le Noviciat est transporté au Sault-au Récollet			
»	Ecole Modèle de Ste-Thérèse de Blainville	4	4	200
1892	» » du Sault-au-Récollet	2	2	80
»	Fondation du Patronage St.-Vincent-de-Paul	4	7	100
1894	Académie de Ste.-Rose, (Cté. Laval)	4	4	175
»	Cours préparatoire du Collège de Montréal	1	2	25
»	Collège St.-Stanislas, (Cté. Champlain)	5	6	160
1896	Ecole Modèle de St.-Martin, (Cté. Laval)	2	2	80
1898	Académie de St.-Tite, (Cté. Champlain)	5	5	200
»	» d'Acton-Vale, (Cté. Bagot)	5	5	160
1900	» de St.-Jacques de L'Achigan	5	6	160
1902	Cours Commercial du Collège de Ste-Thérèse	3	3	76
1904	Ecole Ste-Hélène, (Montréal)	6	7	250
1906	Fondation de l'Orphelinat St.-Arsène, (Villeray)	4	5	100
1908	Académie de St.-Lin	4	4	160
1909	Ouverture du nouveau Noviciat			
»	Académie Christophe-Colomb, (Montréal)	6	6	300
1910	Ecole de Trétreaultville, (Montréal)	3	3	110
1913	Inauguration du nouvel Orphelinat St.-Arsène			

TABLE DES MATIÈRES.

III. — Les Défunts.

IV. — Résumé Chronologique et Statistique.

Notice historique





de



L'Institut de Saint-Gabriel



Décret d'approbation de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne de Saint-Gabriel, par le Saint-Siège.

Les Frères de l'Instruction Chrétienne de Saint-Gabriel, autrefois dits du Saint-Esprit, dont la Maison-Mère est dans le diocèse de Luçon,qui ont pour Père et invoquent le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort, ont humblement supplié Notre Très Saint Père le Pape Pie X que,étant donnée l'heureuse propagation de l'Institut dans presque tous les pays du monde, comme aussi la stabilité morale que lui ont procurée environ deux siècles d'existence au milieu de difficultés de tout genre,

Il daignât, dans sa haute bienveillance, accorder au même Institut le Décret de Louange et l'Approbation apostolique comme aussi l'Approbation temporaire de ses Constitutions.

Ils ont, en outre, demandé que ces trois grâces extraordinaires leur fussent accordées ensemble sans qu'il fût nécessaire, selon la prescription des lois qui régissent la concession de pareilles faveurs, de demander auparavant, selon l'usage, le vote de la Congrégation plénière des Eminentissimes Cardinaux.

Notre Très Saint Père le Pape, après le rapport du soussigné Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux, dans l'audience du 15 février 1910, vu tout ce qui était exposé, spécialement les lettres élogieuses des Ordinaires de tous les diocèses dans lesquels les Frères de l'Instruction Chrétienne travaillent avec fruit, a daigné concéder à leur Institut tant le Décret de Louange que l'Approbation apostolique et a décrété que leurs Constitutions, telles qu'elles sont insérées avant ce Décret, fussent approuvées « ad experimentum », en gardant intacte, comme de coutume, la juridiction des Ordinaires.

Nonobstant toutes choses contraires.

Le 19 février 1910. *Signé :* Cardinal VIVÈS.

Lieu † du sceau.

JANSSENS, *secrétaire*.

L. L. Valls

[illegible] l'Apostolica Benedizione.

Li 13 Ottobre 1905

Pius PP. X

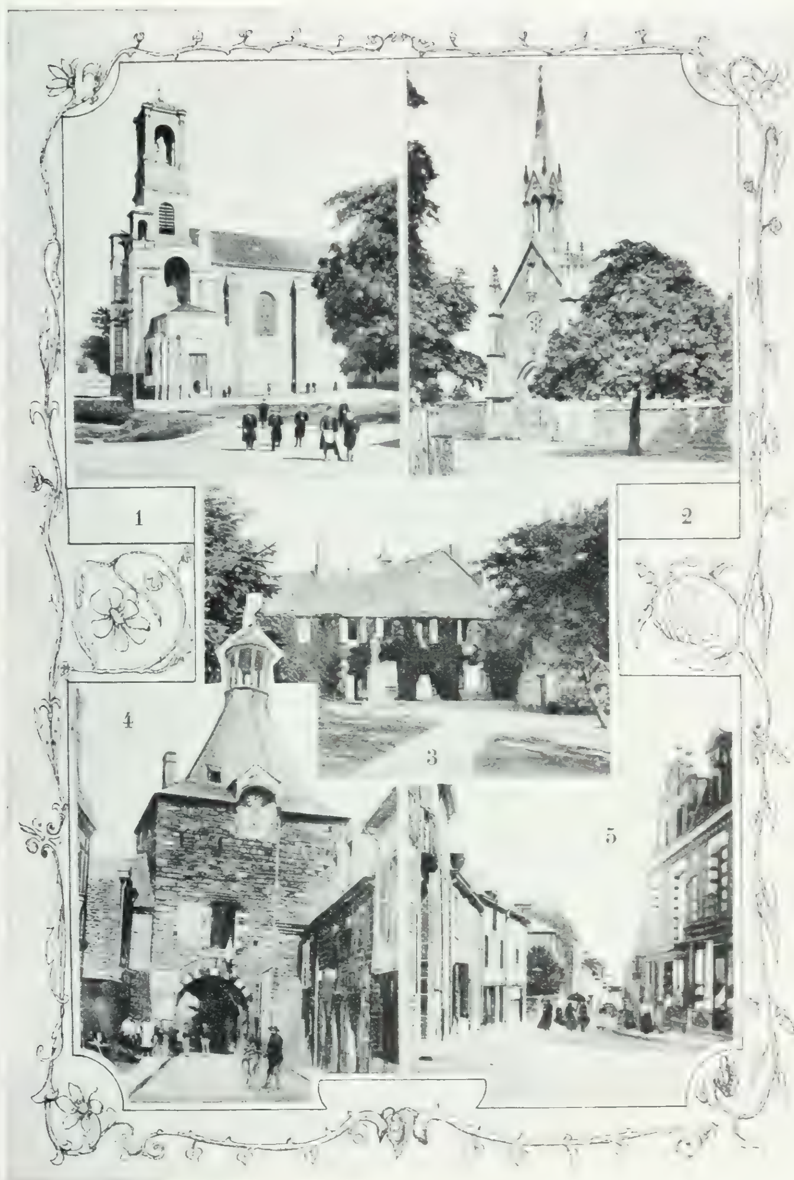
Le B. Louis-Marie Grignion de Montfort, Fondateur.

L'Institut des Frères de Saint-Gabriel s'occupe de l'instruction et de l'éducation chrétiennes des enfants dans les collèges, écoles, orphelinats, patronages, missions.

Il a pour Fondateur le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort, né à Montfort-sur-Meu, le 31 Janvier 1673, dans une maison de la rue de la Saulnerie, visible encore de nos jours.

L'église où il fut baptisé n'existe plus ; mais à la place et avec les débris de ce monument, illustré par la prédication de saint Vincent Ferrier et par le baptême du B. Grignion, on a bâti la chapelle de Saint-Joseph. L'église actuelle de Montfort est surmontée d'une grande et belle statue du Bienheureux.

A deux kilomètres environ de la ville, dans un site tout à fait solitaire, se trouve l'ermitage de Saint-Lazare, où le saint Missionnaire aimait plus tard à se retirer pour goûter les douceurs de l'oraison.



(1) Eglise actuelle de Montfort-sur-Meu. — (2) Chapelle de Saint-Joseph.

(3) Ermitage de Saint-Lazare.

(4) Une porte de la ville de Montfort. — (5) Rue de la Saulnerie.

La vie du Saint Missionnaire.

L'enfance de Montfort s'écoula dans l'innocence et la piété. Son éducation, commencée par sa mère, fut continuée par les Jésuites au collège de Rennes. Ce fut dans leur sainte maison qu'il se sentit appelé au service de Dieu.

Au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, où il acheva ses études, il se montra le plus pieux, le plus mortifié des élèves. Ordonné prêtre, il pensa d'abord se vouer aux missions étrangères ; mais, dans un voyage qu'il fit à Rome, il reçut du Pape la mission de prêcher dans son pays, et surtout d'enseigner le catéchisme aux enfants et aux gens de la campagne. Pour remplir cette mission, il parcourut l'Ouest de la France, se faisant remarquer par un grand zèle et un grand esprit de pénitence. Les foules, émerveillées, couraient entendre le saint Missionnaire, auquel le démon suscita de grandes persécutions, toujours souffertes avec une admirable patience.

Montfort était un *amant passionné de la Croix.* Il disait : « Point de croix, quelle croix ! » Aussi prêcha-t-il partout le mystère de Jésus Crucifié, et édifia-t-il maints Calvaires.

C'était aussi un *grand serviteur de Marie.* Depuis Saint-Bernard, nul mieux que lui, peut-être, n'a parlé de cette bonne Mère. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'admirable traité de la *Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* et le *Secret de Marie.*

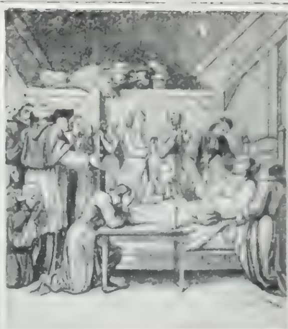
Il mourut à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), en chantant ces paroles de l'un des nombreux cantiques qu'il a composés :

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis.
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux.

Pour garder le tombeau de Montfort, on a construit une superbe basilique, témoignage de la foi des peuples évangélisés par le saint Missionnaire.



1



2



3



4



5

(1) Le Bx prêchant la Croix. — (2) Sa Mort.
(3) Son tombeau. — (4) L'église du Bx à Saint-Laurent-sur-Sèvre.
(5) Vue générale de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Les Œuvres du B. de Montfort.

Des chapelles nombreuses en l'honneur de Marie furent édifiées ou restaurées par le Serviteur de Dieu, entre autres, celle de Notre-Dame des Victoires, à la Garnache (Vendée). Le plus imposant Calvaire qu'il ait construit est celui de Pontchâteau qui fut démoli sur l'ordre du roi, et, plus tard, rebâti sur de moins grandes proportions.

Dans l'intervalle de ses missions, Montfort aimait à se livrer aux exercices de la Retraite, dans quelque endroit désert. Une de ces solitudes chères à son cœur était située dans la forêt de Mervent. La grotte où il se retirait est aujourd'hui fréquentée par de nombreux pèlerins.

Montfort établit, pour continuer l'œuvre des missions, la *Compagnie de Marie*, dont le Père Mulot fut le premier Supérieur. Pour faire l'école charitable aux petites filles, il fonda la Communauté des *Filles de la Sagesse*, qui eut pour première Supérieure la Sœur Marie-Louise de Jésus. Enfin, il confia les écoles de garçons à des Frères qu'il s'était adjoints pour « faire le catéchisme, l'école, et vaquer aux emplois manuels. »

Le premier jeune homme qui le suivit fut le Frère Mathurin que le Bienheureux plaça, pendant son voyage de Rome, à l'abbaye de Ligugé (Vienne).

« Quand Montfort fut de retour, frère Mathurin l'accompagna dans ses missions et pendant quinze ans fit le catéchisme, l'école aux enfants et chanta des cantiques avec beaucoup de bénédictions » (Grandet). Il mourut à Saint-Laurent-sur-Sèvre plein de jours et de mérites.



(1) Le R. P. Mulot. — (2) La Sœur Marie-Louise.
(3) Une des nombreuses chapelles de la Sainte-Vierge restaurées par Montfort.
(4) Le F. Mathurin. — (5) Le Calvaire de Pontchateau.
(6) La Grotte de Mervent. — (7) Abbaye de Ligugé.

Le R. P. Deshayes
Réorganisateur de l'œuvre des écoles.

La communauté des *Frères du Saint-Esprit* ne se développa point aussi rapidement que celle des Sœurs sous le généralat des Pères Mulot, Audubon, Bernard, Micquignon, Supiot, Duchesne.

« La Révolution de 1793 faillit même l'anéantir. Cependant, lorsqu'en 1821 le P. Deshayes devint Supérieur des Communautés de Saint-Laurent, toutes les œuvres de Montfort étaient encore debout... et un Frère du Saint-Esprit, le frère Elie, faisait l'école aux enfants de la paroisse.

« Le R. P. Deshayes était l'homme choisi de Dieu pour développer les œuvres de Montfort et particulièrement l'œuvre des écoles de garçons, qui était la plus en souffrance. Il s'entendit avec les prêtres du voisinage de Saint-Laurent, qui s'empressèrent de lui envoyer quelques-uns de leurs jeunes paroissiens.

« Comme le nombre des Frères augmentait toujours, on songea à placer ailleurs qu'à la maison des Missionnaires les Frères qui s'occupaient de l'enseignement. En entrant dans leur nouvelle maison, les Frères voulurent lui donner un nom, et ils choisirent celui de Saint-Gabriel : c'était le nom du R. P. Deshayes. Bientôt le nom de la maison passa aux Frères eux-mêmes, que l'on appela Frères de Saint-Gabriel, pour les distinguer de leurs autres Frères, qui conservèrent le nom de Frères du Saint-Esprit. Comme au bout de quelques années, les Frères de Saint-Gabriel n'étaient plus connus que sous ce nouveau nom, c'est sous ce nom qu'ils se firent approuver pour toute la France en 1853. Depuis la mort du P. Deshayes, ils s'administrent eux-mêmes, ayant donné à l'un d'entre eux le titre et l'autorité de Supérieur général » (R. P. Fonteneau. — Vie du Bx de Montfort).

Le premier Frère revêtu de cette dignité fut le Frère Augustin. Ame de foi, caractère généreux, il tint ferme contre les difficultés des débuts. Il sut aussi communiquer à ses Frères sa confiance dans l'avenir de l'Institut, donna une vive impulsion à l'œuvre du recrutement et marcha toute sa vie sur les traces du R. P. Deshayes qu'il vénérait à l'égal d'un Saint.



(1) Allée de la Grotte de Mervent. — (2) R. P. Deshayes.
(3) T. C. F. Augustin.
(4) La première maison de Saint-Gabriel. — (5) Une vue de Saint-Gabriel.

Le développement :
R. F. Siméon ; R. F. Eugène-Marie.

Après lui fut élu le F. Siméon dont la piété et la vertu firent l'admiration de tous. On le vit, après avoir quitté les sollicitudes accablantes de sa charge de Supérieur, charmer ses loisirs par le soin des pauvres auxquels il distribuait avec amour, tous les matins, les restes des repas, puis vaquer à l'exercice du Chemin de la Croix, à la récitation de l'office de la Sainte Vierge et à une foule de pratiques saintes dont l'énumération paraît à peine croyable.

Le successeur du F. Siméon fut le F. Eugène-Marie qui inspira aux Frères la plus haute idée de leur rôle d'éducateurs ; il encouragea les études et apprit à les sanctifier par un grand esprit de foi.

Il eut la consolation de voir ses œuvres bénies et encouragées par le Souverain Pontife Pie IX. Il donna des Frères à l'Institution des Sourds-Muets de Currières entretenue par les Vénérables Pères Chartreux, fonda un Noviciat à Saint-Germain l'Herm en Auvergne, développa le Pensionnat de Lille et celui des Mées (Basses-Alpes), agrandit la Maison-Mère et mourut inopinément après un généralat fécond qui dura plus de vingt ans.

Il laissa le gouvernement aux mains d'un homme dont l'humilité, la douceur, la bonté gagnaient tous les cœurs. C'était le F. Hubert.



(1) T. C. F. Siméon. — (2) T. C. F. Eugène-Marie.
(3) Pie IX bénissant les Frères de Saint-Gabriel.
(4) Institut des Sourds-Muets à Currière.
(5) Noviciat de Saint-Germain. — (6) Pensionnat Saint-Gabriel à Lille.
(7) Pensionnat des Mées. — (8) Pensionnat S.-G. à Saint-Laurent-sur-Sèvre.

L'expansion :
R. F. Hubert ; R. F. Martial.

Ce bon Supérieur a, d'une voix tendre et forte, guidé bien des âmes dans les âpres sentiers du sacrifice : sa charité a relevé bien des courages ; son zèle, entrepris bien des œuvres ; sa prudence, évité bien des écueils ; sa piété, attiré bien des grâces sur ses Frères. L'affection filiale qu'il portait à Monseigneur Catteau, évêque de Luçon, de qui la Congrégation dépendait alors plus particulièrement, l'empêchait de rien faire d'important sans consulter celui qu'il vénérait comme un Père.

Il eut la consolation de voir les fêtes de la Béatification du V. Père de Montfort. Sous son actif gouvernement, Saint-Gabriel s'établit au Canada où furent fondées des écoles prospères.

Il fut remplacé par le Révérend Frère Martial dont le généralat connut de fortes épreuves et de bien douces joies. La persécution de 1903 dispersa son Institut, mais lui fit étendre des rameaux nombreux sur le sol étranger. Puis, avec un zèle et une habileté peu ordinaires, il termina l'affaire de l'Approbation de la Congrégation et des Règles de Saint-Gabriel. Le nom du Souverain Pontife Pie X, avec celui de l'Eminentissime Cardinal Vivès, Protecteur de l'Institut, seront éternellement bénis pour ces faveurs signalées, accordées le 19 Février 1910.

La persécution qui ferma en France deux cents écoles, permit au Révérend frère Martial de fonder nos missions du Congo, du Siam, des Indes, de Madagascar, d'Abyssinie, et d'ouvrir des maisons en Espagne, en Italie, en Belgique, en Hollande et en Angleterre.

Ainsi la Congrégation, fondée par le B. de Montfort, restaurée et développée par le Vénéré P. Deshayes, répand dans les deux Mondes le bienfait de l'instruction et de l'éducation chrétiennes des enfants.



(1) S. S. Pie IX. — (2) S. S. Léon XIII. — (3) Bx de Montfort.
(4) Mgr Catteau. — (5) T. C. F. Hubert. — (6) S. E. le Cardinal Vivès.
(7) S. S. Pie X. — (8) R. F. Martial.

Fondations en Amérique : Canada, Etats-Unis.

Les premiers établissements de l'Institut hors de l'Europe furent créés par le R. F. Hubert, qui envoya des Frères au Canada, pays que se proposait d'évangéliser Monfort si le Pape ne l'eût retenu en France.

Par une attention spéciale de la divine Providence ce fut un prêtre de Saint-Sulpice, monsieur Rousselot, et un Père de la Compagnie de Marie, le R. P. Fleurance, qui nous appelèrent au Canada.

Le R. F. Hubert entra en pourparlers et poursuivit heureusement les négociations qui aboutirent à confier à nos Frères la Direction d'un Orphelinat à Montréal. Le premier départ eut lieu le 13 septembre 1888, en l'année même de la Béatification de notre B. Père, qui semblait nous faire ce don de joyeux avènement.

Un Noviciat, fondé au Sault-au-Récollet, près Montréal, fut le point de départ d'une prospérité toujours croissante pour la chère Province Canadienne. Aujourd'hui, le Canada et les Etats-Unis comptent vingt maisons où le dévouement de nos Frères, béni de Dieu et loué par le clergé et les autorités civiles, porte les plus heureux fruits :

Le Patronage Saint-Vincent de Paul à Montréal, en particulier, où plus de cent jeunes apprentis trouvent l'abri, la nourriture, l'entretien, la protection, l'instruction et l'éducation dont ils ont besoin, et l'orphelinat *Saint-Arsène*, sont deux œuvres appréciées et très sympathiques qui valent aux Frères la reconnaissance du peuple et la faveur des amis des humbles et des délaissés.



(1) Sault-au Récollet (Maison Saint-Louis). —
(2) Noviciat actuel maison Saint-Gabriel. — (3) Collège Saint-Gabriel à St Stanislas de Champlain. — (4) Le Patronage Saint Vincent de Paul. —
(5) Collège Saint Gabriel à Johnsbury. — (6) Académie de Saint Jacques de l'A.

Europe : Suisse, Hollande, Belgique.

Lorsque la loi maudite qui dissolvait les Congrégations religieuses en France fut appliquée, l'Administration de l'Institut dut abandonner la Maison-Mère et se fixer à Péruwelz (Belgique) qu'elle quitta trois ans après pour s'installer à Bruxelles, 54, rue Nothomb.

Nos écoles furent fermées partout en France et les Frères chassés de deux cents maisons.

Fallait-il donc laisser périr les vocations des jeunes Français qui désiraient être religieux et se dévouer à l'éducation de l'enfance dans les missions et ailleurs ? Non, sans doute ; aussi s'empressa-t-on de leur trouver un asile à l'étranger.

Les Novices, petits et grands, d'abord groupés en Suisse dans la douce et solitaire bourgade de Givisiez, près Fribourg, où l'exil leur fut adouci par de vénérables amis et protecteurs, furent ensuite appelés à Péruwelz. Mais leur nombre croissant toujours, le Noviciat fut transféré à Neeritter (Hollande) et Péruwelz resta maison d'études pour les petits novices au-dessous de 15 ans — c'est le Juvénat — et pour les jeunes gens qui continuent à se préparer aux divers diplômes d'instituteurs — c'est le Scolasticat.

Leurs promenades délicieuses sur le bord du canal qui touche leur résidence ou dans les bois de Notre-Dame de Bonsecours leur permettent de goûter un repos tranquille dans un pays dévoré par la fièvre de l'industrie.

A Neeritter,pays chrétien par excellence, c'est une lutte de saints exemples entre les Novices qui ont à cœur de montrer ce que doivent être de futurs religieux, et les habitants du village dont la piété édifie nos jeunes gens.



(1) Ancienne Maison-Mère à Saint-Laurent-sur-Sèvre.
(2) Maison-Mère actuelle à Bruxelles.— (3) Noviciat de Neeritter (Hollande).
(4) Scolasticat. — (5) Juvénat de Péruwelz. — (6) Environs de Péruwelz, le canal.

Europe : Belgique, Angleterre.

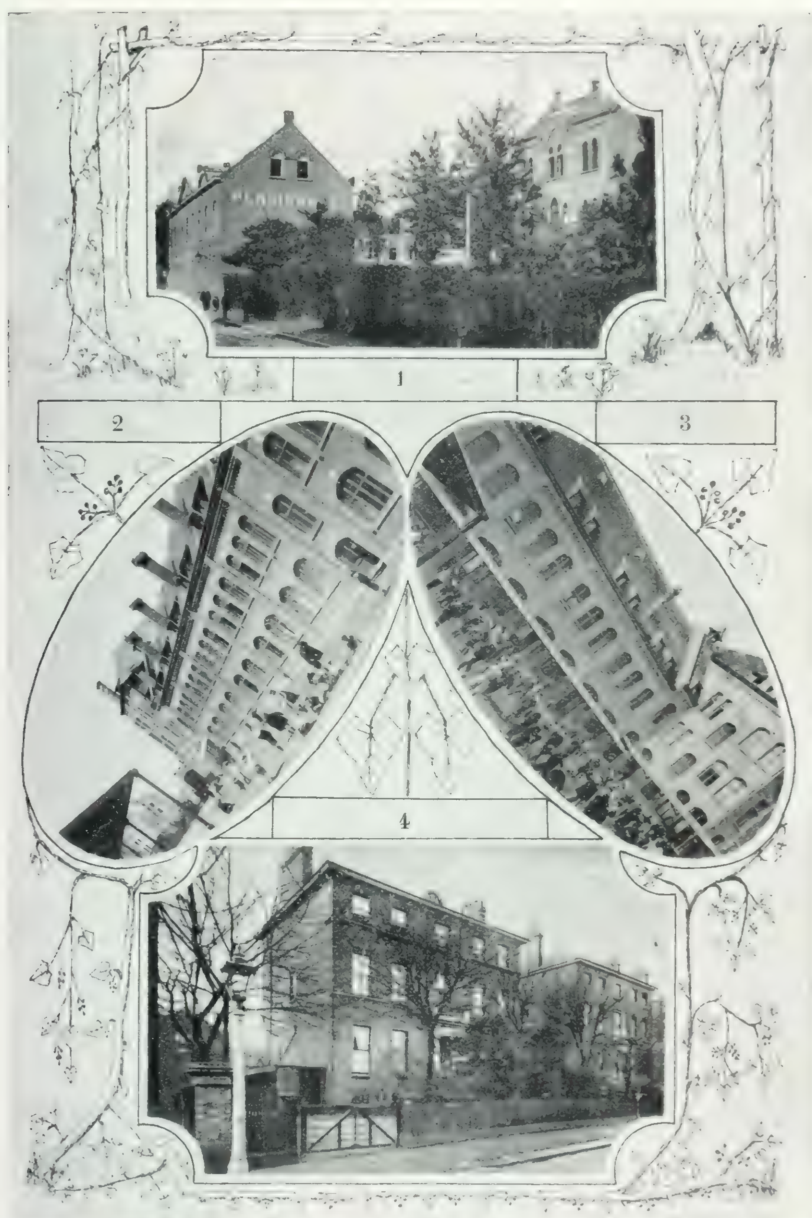
L'hospitalière Belgique, ouverte à toutes les initiatives qui ont pour but de contribuer à la prospérité du pays, nous a offert des collèges et des écoles, et nous en offre beaucoup d'autres que l'avenir, espérons-le, nous permettra d'accepter.

Déjà depuis plusieurs années s'était établie sur la paroisse du Sacré-Cœur, à Tournai, une école qui compta d'abord peu d'élèves, les gens de ce quartier ouvrier faisant peu de cas des principes religieux. Mais les sympathies grandirent, et le peuple fut gagné à l'école chrétienne qui est en pleine voie de prospérité. Est-il présomptueux de dire que les Frères ne sont pas tout à fait étrangers au changement constaté aujourd'hui par ceux qui ont connu le faubourg d'autrefois ?

Les plus importantes de nos maisons en Belgique sont, outre la maison de Péruwelz :

L'Institut Saint-Gabriel de Bouchout, Pensionnat-Externat, près d'Anvers, où 300 enfants bénéficient des bienfaits de l'éducation chrétienne. L'Institut Saint-Antoine et l'Ecole Saint-Joseph à Etterbeek. Les 600 élèves qui les fréquentent nous font espérer que l'esprit religieux se maintiendra dans la paroisse si chrétienne de Saint-Antoine d'Etterbeek.

A Londres, 10 Elms Road. Saint-Gabriel's Institution reçoit les jeunes gens de bonne famille qui désirent apprendre la langue anglaise et éviter dans une ville immense les dangers d'une liberté trop grande !... Une école de sourds-muets, en projet depuis longtemps, s'ouvrira peut-être enfin pour le plus grand bien des enfants catholiques de Londres, affligés de cette malheureuse infirmité, et qui sont obligés de fréquenter les écoles protestantes.



(1) Pensionnat S.-G. à Bouchout-lez-Anvers.

(2) Institut Saint-Antoine à Etterbeek-Bruxelles. — (3) Ecole Saint-Joseph.

(4) S.-G. Institut à Londres.

Europe : Espagne.

Forcés de quitter les maisons importantes qu'ils dirigeaient au Centre de la France, nos Frères cherchèrent un refuge en Espagne, et au prix de beaucoup de sacrifices, de privations, de patience s'établirent à Gérone, d'où la maison d'études et de formation se transporta à Malgrat, puis à Canet de Mar près de Barcelone. La mer, les montagnes, surtout le voisinage du célèbre sanctuaire de la Misericordias font de ce séjour l'asile de la paix, de la piété et du bonheur.

L'important Collège de Valls dont la prospérité va croissant en raison même des succès de nos Frères, les écoles de Torroella,de San Sadurni et de Bañolas sont les principales maisons de la Province d'Espagne. L'affluence des sujets qui viennent peupler le Noviciat de Canet nécessite la fondation d'une autre maison de formation en Castille. Dieu veuille qu'elle soit bientôt trop petite elle-même !

L'Espagne, *la terre classique de la dévotion à Marie*, semble sourire aux enfants de Montfort, le Chantre de la Très Sainte Vierge. La vraie dévotion à Marie selon la méthode de Notre Bienheureux Père prend en ce pays une extension remarquable depuis quelques années. La protection de Marie et de Montfort nous vaudront les plus grandes bénédictions.

Déjà le Chili fait appel à nos Frères d'Espagne et leur offre divers postes importants. Le florissant collège de Bangkok dépend aussi de cette province.



(1) Noviciat de Canet de Mar.

(2) Première maison des Frères de S.-G. en Espagne. — (3) Elèves de Valls.

(4) Collegio de S.-G. à Valls. — (5) Elèves jouant un drame.

Europe : Italie.

A San Remo, la délicieuse station hivernale de la côte méditerranéenne que tout le monde connaît, s'ouvrit d'abord une maison de retraite pour nos vieillards de la Province du Midi chassés par la main brutale des satellites de Combes. Nos Frères, ayant quitté leurs collèges des Mées et de Lorgues, ainsi que les nombreuses écoles qu'ils dirigeaient en Provence, fondèrent des missions en Afrique et un sanatorium sur les flancs du cap Nero, dans l'antique villa *della Madonna di Bon Boschetto,* près San Remo.

Là, parmi les fleurs qu'ils cultivaient au prix de beaucoup de peines pour se procurer quelques ressources, ils goûtèrent une paix qui ne fut pas toujours exempte de privations. Mais Dieu a béni leurs souffrances et cette Province compte aujourd'hui des maisons en Egypte, en Abyssinie et ailleurs. Surtout, elle a de magnifiques espérances dans la maison de Saluces, en Piémont, où les recrues nombreuses assurent l'avenir.

La maison actuellement occupée par les Novices de Saluces est vaste et bien située. Une magnifique chapelle en fait le principal ornement avec les grands cloîtres qui l'entourent.

Le convitto de San-Bernardo, petit collège qui vient de passer en nos mains, commence sous les plus heureux auspices. Grâce à Dieu, la Province du Midi s'épanouit au beau soleil de l'Italie et de l'Afrique.



(1) Noviciat de Saluces. — (2) Le Cloître. — (3) La Chapelle.
(4) La Villa Bonboschetto (San Remo). — (5) Groupe de novices italiens.

L'Œuvre des Missions.
Le Frère catéchiste et éducateur.

Que font nos Frères dans les missions ? Précieux auxiliaires des Pères Missionnaires, ils groupent les enfants, leur apprennent le catéchisme et leur enseignent les sciences profanes ; car il ne faut pas se faire illusion, notre vieille Europe n'est pas la seule où la science soit en honneur. Les Noirs, les Jaunes se civilisent peu à peu ; et la compénétration des peuples, beaucoup plus générale qu'autrefois, grâce aux facilités de voyage, rend de plus en plus nécessaire la fondation d'écoles où les païens apprennent ce qui leur est nécessaire pour occuper tels postes convoités par eux, dans l'industrie ou l'administration, mais où ils reçoivent surtout les bons principes qui en font de solides chrétiens. Pendant que le Missionnaire administre les sacrements, le Frère instituteur, au milieu de ses élèves qu'il a tout le jour, remplit la fonction de catéchiste. Son apostolat est d'autant plus fructueux qu'il dure plus longtemps, et d'autant plus nécessaire que le Missionnaire, absorbé par des occupations multiples sur un territoire souvent trop étendu pour un seul prêtre, n'a pas le temps suffisant pour instruire solidement les âmes. C'est au Frère de lui prêter un concours efficace et très apprécié. Une lettre d'un saint Missionnaire malgache déclarait dernièrement que tout l'espoir des Missions est dans les écoles.

Le Congo, l'Abyssinie, et beaucoup d'autres contrées d'Afrique seraient heureuses encore d'ouvrir des écoles de Missions.

Mais quelles ressources ne faudrait-il pas pour bâtir, pour meubler l'école, pour nourrir les Maîtres, quoique nos frères se contentent partout du strict nécessaire ?



2



1



3



5



4



6



7

(1) Groupe de fidèles Congolais.

(2) Statue de Saint-Joseph dans l'enclos du collège d'Alexandrie.

(3) Les classes de l'Ecole Montfort à Libreville. — (4) La maison des frères.

(5) Un frère missionnaire avec quelques élèves. — (6) Autre vue des classes.

(7) Eglise Sainte-Marie à Libreville.

Missions d'Afrique.

La première de nos Missions proprement dites fut celle du Gabon, fondée le 12 septembre 1900. Trois frères furent d'abord envoyés par le R. F. Martial à Libreville, et l'école Montfort, dont le F. Fulgent fut le directeur, attira de suite les sympathies des parents et des enfants ; il fallut bientôt ériger une nouvelle école à Lambaréné ; il en eût fallu d'autres, mais le personnel faisait défaut. Avec la meilleure volonté du monde, le Supérieur ne pouvait à tout.

La même année, cependant, le 10 décembre, le R. F. Martial, dont le zèle pour les Missions est au-dessus de tout éloge, accorda des Frères à l'Abyssinie. Harar et Djibouti eurent leurs écoles et admirèrent le dévouement des maîtres qui les tenaient.

En 1903, les missions de Madagascar demandèrent quelques auxiliaires choisis parmi ceux que la Mère-Patrie forçait de s'exiler. Ils leur furent accordés, et trois écoles furent établies.

Déjà le collège des Jésuites, à Alexandrie, avait obtenu, au temps du R. F. Hubert, des Frères pour les classes inférieures. Depuis lors, ils sont au poste et secondent de leur mieux le zèle des éducateurs émérites que sont les Jésuites.



(1) Frères du Congo avec quelques élèves.
(2) Un frère de Djibouti avec quelques élèves. — (3) Ecole de Harar.
(4) En promenade près du sphinx. — (5) Autres Frères Congolais.
(6) La maison des Frères à Libreville. — (7) Elèves abyssins de Harar.
(8) Type de noir.

Missions d'Asie : Siam.

Le 22 septembre 1901, quatre Frères de la Province du Centre, s'embarquaient à Marseille à destination du Siam. Ils allaient aider les Pères des Missions étrangères au grand Collège de Bangkok. Peu à peu, les Missionnaires, accablés de travail d'autre part, laissèrent la direction du Collège aux Frères. Six à sept cents élèves reçoivent dans cette maison une instruction et une éducation solides. Dix-huit ou vingt religieux, aidés de quelques professeurs laïcs, se partagent la besogne dans les deux cours bien distincts de langue anglaise et de langue française qui composent le collège.

Déjà plusieurs de nos frères dorment à Bangkok leur dernier sommeil, mais leur sainte vie et leur mort édifiante ont laissé des traces profondes parmi les élèves et dans la ville même. La prière des Frères Nicolas-Joseph, Adalbéron, Etienne-Joseph, attirera du ciel, où leurs vertus les ont conduits, des grâces précieuses pour leurs Frères.

La plus grande bénédiction dont Dieu favorise le collège de Bangkok est de faire germer, dans la population scolaire, de très bonnes et très précieuses vocations.

Plusieurs jeunes gens, admirables de générosité chrétienne n'ont pas hésité à franchir 4 000 lieues pour aller loin de leur famille et de leur patrie faire leur Noviciat en Hollande.

Quel exemple de sacrifice pour les enfants et les jeunes gens de nos pays d'Europe !



1



2



3



4

(1) Collège de Bangkok. — (2) Premier frère Siamois.
(3) Groupe des professeurs du collège de Bangkok.
(4) Sépulture du frère Nicolas-Joseph.

Le Siam : Repos et distractions nécessaires.

Les fatigues excessives et la chaleur torride du climat auraient vite fait d'épuiser les forces de nos Frères si les vacances ne leur permettaient, dans d'agréables et d'utiles délassements, de refaire leurs santés affaiblies et de reprendre avec une nouvelle vigueur la tâche ardue, pénible, mais si noble et si nécessaire de l'éducation chrétienne.

Une fondation nouvelle à Chantaboon grandit sous l'œil de Dieu et fait déjà beaucoup de bien.

Sa Grandeur Mgr le Vicaire apostolique du Siam souhaite qu'on puisse bientôt lui donner d'autres maîtres pour plusieurs établissements en projet.

Du Japon et de l'immense empire chinois sont venues aussi des demandes pour des œuvres importantes.

Que n'avons-nous des apôtres nombreux pour recueillir l'ample moisson d'âmes qui, de tous les côtés, attendent les ouvriers du bon Dieu !





1




2



3

(1) Façade principale du collège de Bangkok. — Bonze et Pagode.
(2) Nos Frères Missionnaires en vacances. — (3) La musique du collège.

Missions d'Asie : Les Indes.

La tempête de 1903 nous jeta sur toutes les plages et nous répandit dans le monde entier. Quelques-uns de nos Frères auxquels la Providence désigna les Indes comme champ d'apostolat, surent bientôt inspirer la confiance par une grande réputation de savoir et de vertu, surtout lorsque l'école industrielle et l'orphelinat de Tindivanam eurent fait leurs preuves et montré à tous que les bons serviteurs rejetés par la France ne l'avaient été qu'en haine de la Religion et du Christ.

Les petits Indiens apprennent à notre école la grande science du travail : le modelage, la sculpture, l'architecture leur sont enseignés avec un tel succès que leurs œuvres sont recherchées pour beaucoup d'églises. Ces pauvres enfants sont encore plus heureux d'être soustraits, dans l'orphelinat industriel, à tant de pernicieuses influences et de funestes superstitions.

La confrérie du Sacré-Cœur, dans laquelle les plus sages sont enrôlés, maintient, parmi eux, l'esprit de générosité dont l'Indien a si grand besoin de connaître les ressources.

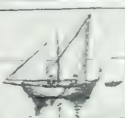
A Bangalore, nos Frères prêtent aux missionnaires professeurs le concours de leur bonne volonté et de leur savoir.


1

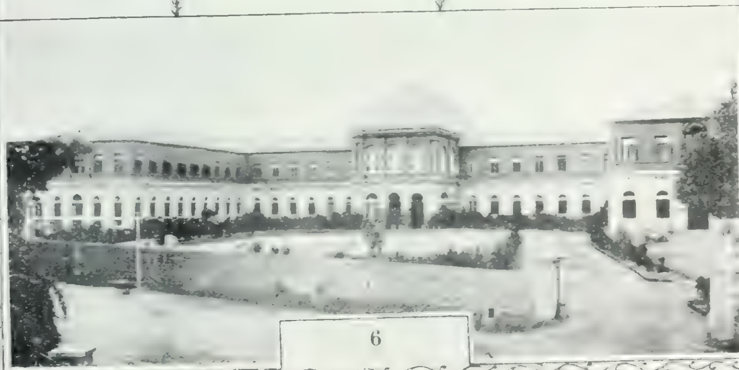

2








3 4 5
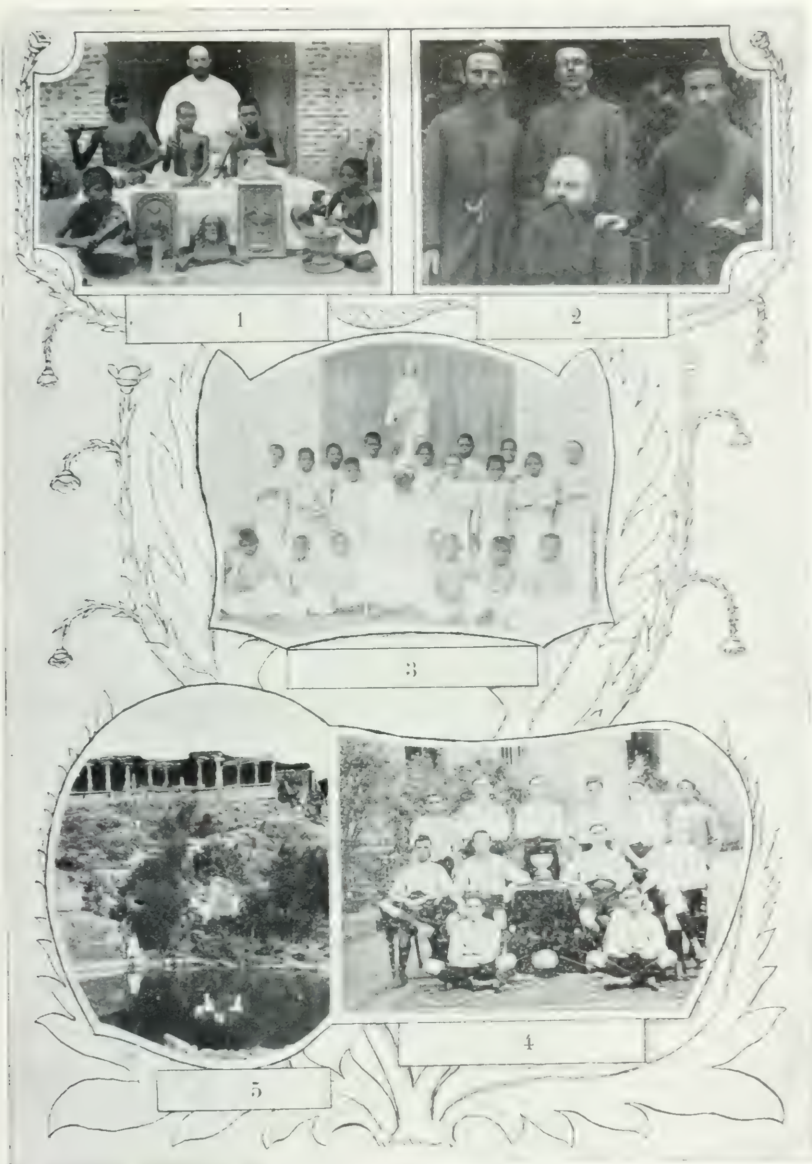

6

(1) Noviciat de Tindivanam. -- (2) Les Frères des Indes.
(3) Orphelins en récréation. — (4) Orphelinat industriel.
(5) Un Maître avec son élève. — (6) Le Collège de Bangalore.

Missions d'Asie : Noviciat indien.

Notre Noviciat, commencé aux Indes avec les plus faibles moyens et dans des conditions telles qu'il fallait une héroïque vertu pour venir à bout de tant de difficultés, est aujourd'hui en voie de prospérité. Déjà, plusieurs Frères indigènes rendent d'importants services. Le parfait esprit religieux et gabriéliste de leur Maître fait,de ce Noviciat, un sanctuaire de simplicité, de foi, de toutes les vertus.

Ne nous étonnons point que Dieu bénisse des œuvres où il est servi avec tant de générosité et d'abnégation. Mais combien ne faudrait-il pas de Missionnaires pour permettre au Supérieur de répondre à toutes les demandes qui lui sont faites encore de ce côté pour fondations d'écoles industrielles, d'orphelinats, de collèges ? C'est toujours un cri de détresse qui part de cette immense Asie, vers notre Europe chrétienne, pour implorer la charité des riches, la prière des fidèles et le zèle des religieux. Il y a tant à faire dans ces Indes, vaste champ auquel l'ardeur apostolique de maints autres Xaviers suffirait à peine ! Daigne le Seigneur envoyer de nombreux ouvriers dans cette vigne intéressante ! Il y a beaucoup de négociants qui y courent chercher la fortune ; ne se trouvera-t-il aucune âme éprise d'amour de Dieu pour voler au salut de tant d'infidèles ?



(1) Orphelins, apprentis sculpteurs, avec leur maître. — (2) Groupe de Maîtres.
(3) La Congrégation du Sacré-Cœur à l'orphelinat de Tindivanam.
(4) Quelques élèves du Collège de Bangalore.
(5) Ruines historiques aux environs de Bangalore.

L'œuvre des sourds-muets.

Digne émule de l'Abbé de l'Epée, le R. P. Deshayes, le Réorganisateur de l'œuvre de Montfort après la grande révolution de 1793, a confié aux Frères de Saint-Gabriel le soin spécial de cette partie si nombreuse et si déshéritée du troupeau de Jésus-Christ que sont les sourds-muets et les aveugles.

L'Evangile nous montre, dans plusieurs de ses pages, la compassion de Jésus pour ces déshérités ; les Frères, disciples du divin Maître, donnent aux enfants atteints de ces cruelles infirmités leur cœur et leur dévouement.

Cette œuvre qui a provoqué tant de sympathie, en France, envers les humbles Frères de Saint-Gabriel, y comptait huit Institutions : à Lille, Orléans, Poitiers, Nantes, Bordeaux, Toulouse, Clermond-Ferrand, et à Currières près de la Grande Chartreuse.

Voyez-vous ce petit sourd-muet, cet être isolé qui ne peut se faire comprendre des autres, qu'il n'entend pas ! Est-il un plus triste état que le sien ?

Autrefois un grand bienfaiteur de l'humanité, l'abbé de l'Epée, s'ingénia par des procédés merveilleux à faire pénétrer le monde extérieur dans cette intelligence ; aujourd'hui sa méthode des signes naturels est presque généralement abandonnée. On apprend au sourd-muet à émettre des sons articulés, on l'initie à lire sur les lèvres de l'interlocuteur. Mais pour obtenir ce résultat il faut des prodiges de patience.
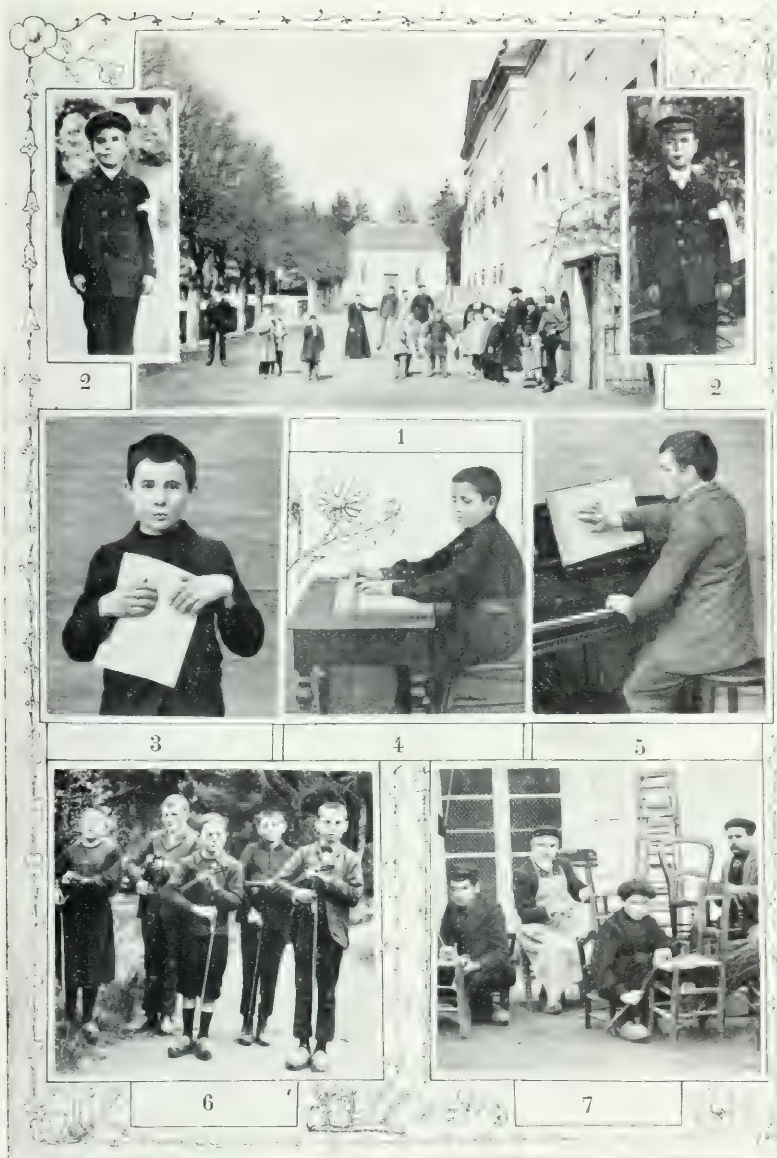


Comment on apprend à parler aux sourds-muets.

L'Œuvre des Aveugles.

A côté du sourd-muet, l'aveugle non moins déshérité et, par le fait, non moins intéressant, a droit à l'affectueuse charité du Frère de Saint-Gabriel ; le même zèle et la même science ont été mis à son service. Il reçoit dans nos Institutions les leçons de résignation, d'amour de Dieu, de vertus civiques dont il a besoin, avec les notions qui lui sont nécessaires pour gagner honnêtement sa vie. Car c'est encore une grande charité que celle de donner aux sourds-muets et aux aveugles, avec une instruction soignée, des moyens variés de se rendre utiles à la société et d'exercer des professions lucratives. Nos méthodes pédagogiques pour l'instruction et l'éducation des sourds-muets et des aveugles sont avantageusement connues en France et à l'étranger.Il nous est agréable de les entendre louer par les professionnels de cet enseignement difficile et méritoire.

Saluons, en passant, les noms des Frères Ambroise, Bernard et Louis, les plus en vue parmi tant d'autres dont la mémoire sera bénie, avec celle de l'Abbé de l'Epée et du Père Deshayes, par les Sourds-Muets et les Aveugles.



(1) Ancienne Institution de Nantes. — (2) Aveugles premiers communiants.
(3) Aveugle apprenant à lire avec les doigts.
(4) Aveugle apprenant à écrire (système des points).
(5) Aveugle déchiffrant un morceau de musique. — (6) Aveugles musiciens.
(7) Aveugles s'exerçant au canelage des chaises.

Les Noviciats.

Où se développent les talents et les vertus qui permettent d'entreprendre et de soutenir les œuvres charitables que font les Frères de Saint-Gabriel ? Dans les Noviciats, pépinières d'apôtres qui se dispersent ensuite à tous les horizons, au soin des âmes d'enfants.

Les enfants qui donnent des marques de vocation religieuse, et qui désirent entrer dans la Congrégation, sont d'abord reçus dans des maisons spéciales appelées *Juvénats* où leur vocation, leurs dispositions sont étudiées par les maîtres, en même temps que se perfectionnent leurs connaissances profanes. S'ils persévèrent dans leurs pieux projets et qu'on les juge aptes à les exécuter ils sont reçus, à l'âge de 15 ans, au *Noviciat* proprement dit.

C'est là que durant un an et demi, sous la conduite du Maître des Novices, ils se forment aux vertus religieuses en général et aux vertus propres de l'Educateur de la jeunesse. Avec l'habit religieux, ils prennent un nom nouveau destiné à leur rappeler que le monde qui les a connus ne doit les revoir que transformés en apôtres et en saints.

Oh ! que de bonnes âmes, après un Noviciat fervent, sont devenues, en réalité, tout autres et pleines de l'esprit de Jésus-Christ, ne demandant qu'à s'immoler pour Lui au service du prochain.

Quand un jeune homme ne peut, à cause de son âge ou pour d'autres raisons, s'appliquer à l'étude des sciences profanes, rien ne s'oppose à ce qu'on le reçoive dans l'Institut s'il a par ailleurs les qualités requises.

Le Noviciat fini, les jeunes gens continuent leurs études dans des maisons spéciales et se préparent aux divers diplômes d'instituteurs. Ces maisons, appelées *Scolasticats*, permettent au jeune religieux de se parfaire dans l'art de l'éducation de l'enfance.

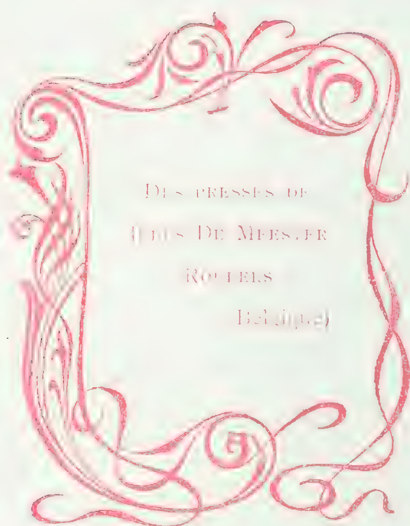
Telle est, dans toute sa simplicité et sa beauté, l'œuvre de Montfort et de Deshayes. Deux siècles ont passé depuis son origine et lui ont assuré la stabilité morale. Les Princes de l'Eglise l'ont bénie et encouragée. Le Souverain Pontife l'a approuvée. Les peuples ont bénificié de son dévouement. Puisse-t-elle toujours servir à la gloire de Dieu et au salut des âmes !

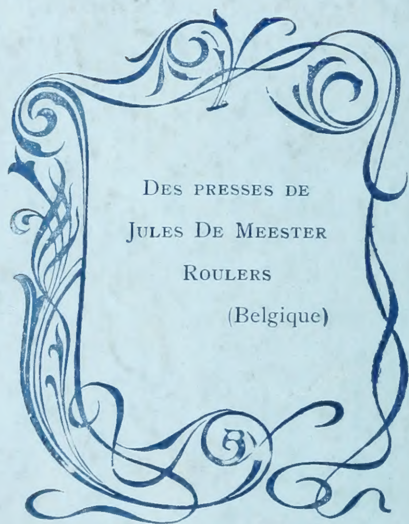


(1) Groupe de postulants — (2) Groupe de novices français et belges.
(3) Groupe de novices d'Italie. — (4) Quelques postulants italiens.
(5) Noviciat d'Espagne. — (6) Noviciat canadien. — (7) Noviciat de Tindivanam.

On peut s'adresser pour l'admission, soit au Supérieur Général, soit aux Provinciaux, soit aux Directeurs des Noviciats :

Via San Bernardo, à Saluzzo, Italie ;
à Neeritter, par Thorn, Hollande ;
à Canet de Mar (Barcelone), Espagne ;
à Tindivanam, Indes Anglaises ;
au Sault-au-Récollet, près Montréal, (Canada) ;
et aux chers Frères Directeurs de nos autres maisons.


Des presses de
Jules De Meester
Roulers
(Belgique)


Des presses de
Jules De Meester
Roulers
(Belgique)


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 14 13 14 012 6